

# Lorsque la terre a soif

EROL TOY

Traduit du turc par Geneviève TOY

Version téléchargée depuis le site <http://eroltoy.free.fr>

Note à l'attention des lecteurs :

Ce document contient des extraits de la traduction du premier tome du premier roman de Erol Toy, auteur turc. Ce roman a été publié en Turquie en 1968. Son épouse, française, ayant enseigné la traduction en Turquie, l'a traduit entièrement. Ce document contient les chapitres 1 à 5 puis 16 de ce roman. L'auteur ainsi que la traductrice ont accepté de les mettre à disposition en téléchargement libre pour que vous puissiez vous en faire une idée. Le roman complet comporte 26 chapitres. Erol Toy est publié uniquement en Turquie et est actuellement à la recherche d'une maison d'édition française intéressée pour le publier en français.

Afin de mieux connaître l'œuvre d'Erol Toy, vous pouvez aussi vous rendre sur le blog de ses œuvres en français à l'adresse suivante : <http://eroltoy.free.fr/>. N'hésitez pas à y laisser vos commentaires.

**Si vous êtes un éditeur** intéressé par une copie complète de la traduction française de ce roman afin de l'évaluer, veuillez nous contacter via le formulaire de contact disponible sur son blog à l'adresse suivante ou bien en scannant le code barre ci-dessous avec votre smartphone. Nous vous en ferons parvenir une copie.

[http://eroltoy.free.fr/?page\\_id=340](http://eroltoy.free.fr/?page_id=340)



Nous espérons que vous prendrez du plaisir à lire le premier roman d'Erol Toy.

## Chapitre 1

---

Son cœur fit un bond.

Il resta interdit.

Portant la main à sa poitrine, il regarda sa sœur aînée<sup>1</sup> Doudou avec une expression où se mêlaient la crainte et la souffrance. Une lueur naquit dans ses yeux. Une lueur semblable à celle d'un charbon ardent qui se meurt. Une lueur mate, jaune. Elle disparut aussitôt. Il hocha la tête et dans sa bouche édentée, marmonna quelques mots comme s'il les broyait. Croisant les bras derrière son dos bossu, il se remit en route comme si de rien n'était.

C'était donc cela !... Ah ! Toutes ces années qui ne reviendraient plus ! Comme le temps passait vite ! Il avait encore devant les yeux les regards noirs et lumineux de sa Zèlhé. De ses mains teintes au henné, elle emmaillottait sa fille, sa petite Sati. C'était hier encore... avant-hier, à la rigueur. Impossible, absolument impossible que tant d'années se fussent écoulées ! Il n'avait tout de même pas perdu la tête.

Mais sa sœur aînée Doudou ne mentait pas. Elle ignorait même ce qu'était le mensonge. Celui qui était en face d'elle pouvait prendre la mouche et se fâcher... elle n'en tenait pas compte. Tout ce qui lui venait à l'esprit, tout ce qu'elle savait et ressentait, elle le disait franchement, à l'instant même. Elle se moquait de ce que l'on pensait d'elle.

Du reste, qui se serait permis de juger ce que disait Doudou ? Personne... Depuis plus de cinquante ans, n'était-elle pas l'unique sage-femme, l'unique rebouteuse du village, celle qui retirait le nouveau-né du ventre maternel pour le plonger dans les innombrables souffrances du monde ? N'était-ce pas elle qui veillait à ce que le mort partît, les lèvres et les yeux clos pour son dernier voyage ? C'était elle...

Alors, pourquoi lui en aurait-on voulu ? Parce qu'elle disait ouvertement les défauts des êtres dont le destin la touchait de si près ? Il n'en était pas question... Et personne n'y songeait...

Dès qu'il aperçut sa maison, Késimoglou hâta le pas. Il voulait arriver chez lui le plus vite possible. Arriver le plus vite possible et regarder cette fois sa fille avec les yeux d'un étranger. C'était impossible... Sati n'était pas encore bonne à marier, voyons !... Comment sa sœur aînée Doudou pouvait-elle tenir de tels propos ! Au beau milieu du chemin, elle lui avait barré le passage, disant : « Prends garde, Késimoglou ! Prends garde, on va te prendre Sati... »

Qui aurait pu lui prendre sa fille ? Elle était à lui. Gare à celui qui... Il s'arrêta, réfléchit un instant. Non, il ne fallait pas parler comme cela. Celle qui était venue n'était pas n'importe qui. C'était Fadimé Kadin, la première femme du fameux Karaayakoglou Halil Agha<sup>2</sup> devant qui chacun baissait la tête et s'inclinait avec terreur. Sa petite Sati était peut-être encore haute comme trois pommes. Elle n'avait peut-être pas l'âge de se marier, mais si Karaayakoglou en avait envie, rien ne l'empêcherait de prendre un nouveau-né comme femme et de l'élever dans son lit...

Mais non !... Pourquoi jeter le manche après la cognée ! Les choses n'en étaient pas là... Il n'était tout de même pas enragé à ce point, le mécréant ! Il n'avait tout de même pas perdu la raison au point de vouloir épouser une gamine qui allait sur ses treize ans, la crapule !... Sati avait le même âge que sa petite-fille. Elle était peut-être même plus jeune encore... Il voulait sans doute la marier à Davoud, son plus jeune fils...

---

<sup>1</sup> Sœur aînée : Ce terme n'exprime pas une véritable parenté. Les Turcs, suivant leur âge, appellent sœur aînée, tante, grand-mère ou bien frère aîné, oncle, grand-père, etc. les personnes plus âgées qu'eux.

<sup>2</sup> Agha : Seigneur du village. Peut être aussi un terme de respect ou de flatterie.

Non, non... Doudou ne pouvait se tromper. Si Karaayakoglou avait voulu Sati pour son fils, ne se serait-elle pas réjouie de le voir entrer en famille avec un agha ? Fadimé Kadin en avait certainement trop dit. Elle avait dû dévoiler les projets de l'agha.

Une enfant de douze ans... Quel âge avait Zèlhé lorsqu'il l'avait enlevée ? Treize ans ? Si elle ne les avait pas, c'était tout comme. Il n'avait pas vu le temps passer... Le dernier de ses enfants, le seul qui lui restait des dix qu'il avait eus, sa petite Sati, avait à son tour atteint l'âge de se marier...

Il entra chez lui en hochant la tête. Faisant jouer sous sa coiffe sa chevelure semblable à une épaisse gerbe de flammes, Sati l'accueillit, la main sur la poitrine. Doudou avait raison. Ce que l'on disait était vrai. Il en fut stupéfait...

Il ne s'en était jamais rendu compte. Il avait entendu bien des choses au café. On lui avait dit qu'il avait élevé la plus jolie perdrix de toute la contrée de Bozdag,<sup>3</sup> mais il n'y avait jamais fait attention.

Ces réflexions étaient sans doute allées aux oreilles de l'Agha puisque sans la moindre honte, il avait envoyé sa femme, Fadimé Kadin, comme marieuse.

Il examina sa fille du coin de l'œil. Elle était belle, vraiment très belle... Digne d'un fils d'agha. Peut-être même plus belle encore... On aurait dit que quarante flammes s'élevaient de ses quarante nattes...

Sa mère non plus n'était pas commune. C'était une yeuruk<sup>4</sup>. La plus jolie fille de la tribu des Tchakirlar. Voilà pourquoi il l'avait enlevée... Lorsqu'il l'avait demandée en mariage, on lui avait répondu qu'elle était déjà fiancée. On ne donnait pas une fille déjà fiancée. Cette réponse l'avait mis hors de lui. Une nuit, au risque de se mettre à dos tous les hommes d'une tribu, il avait attaqué le campement. Les yeuruks avaient été pris de court. Ils avaient cru que les montagnards respecteraient les coutumes. Lui ne les avait pas respectées...

Il ricana... hi... hi... Il savait qu'ils seraient pris au dépourvu. Lorsqu'on lui avait dit que Zèlhé était déjà fiancée, il n'avait pas soufflé mot, feignant de se résigner. Il était certain que cette attitude les tromperait. Mais quelle pluie de balles derrière lui, quand il avait enlevé la jeune fille !... Heureusement qu'il avait bien choisi son moment. En pleine chaleur de l'été, les yeuruks ne pouvaient descendre de la montagne. Quant aux villageois, ils avaient déjà pris le chemin de la plaine. Il avait ainsi gagné du temps et Zèlhé était restée avec lui. Elle avait des cheveux blonds semblables à de la soie. Des cheveux tout doux et des yeux noirs comme du charbon. On n'avait jamais vu cela chez une yeuruk. Les yeuruks ont généralement les yeux couleur du ciel. Son père, sa mère et toute sa famille étaient pourtant bien yeuruks ! Mais c'était comme cela, voilà tout... Elle avait une beauté étrange. Une beauté dont on ne se lassait pas.

Et la petite ressemblait à sa mère. Ses cheveux n'étaient pas blonds, mais ses yeux étaient très noirs. Noirs comme du jais. Et ses pommettes rouges ressortaient sur son visage aux traits fins. Ses cheveux brillaient comme les flammes d'un brasier... Elle était bien telle qu'on le disait. C'était la plus jolie perdrix de toute la région.

Il ricana de nouveau... hi... hi... Sa fille était sans égale. Il n'y avait pas plus jolie... Voilà pourquoi l'agha rôdait autour, comme une vieille fouine autour d'un poulet.

Il se redressa et la regarda durement. « Je le tuerai, » dit-il tout fort. « Je le tuerai sans hésiter... » Sati lui jeta un regard craintif. C'était étrange ! Son père qui l'examinait à la dérobée et riait sous cape depuis un bon moment, venait de crier d'une voix rauque : « Je le tuerai... » Il n'était pas dans son état normal. Quelque chose l'avait mis en colère, mais quoi ?

Késimoglou eut peur de sa propre voix. Pourquoi se faisait-il tant de mauvais sang ? Rien n'était sûr... Il allait peut-être marier sa fille à Davoud...

---

<sup>3</sup> Bozdag : Chaîne de montagnes qui s'étend dans la région égéenne de la Turquie.

<sup>4</sup> Les yeuruks : Tribus nomades turques.

Davoud était tout à fait le gendre qu'il aurait souhaité. Il était peut-être un peu niais, un peu nigaud, mais c'était le fils chéri du plus puissant agha de la contrée. Sati vivrait dans l'abondance... Il ne fallait pas qu'elle connût la misère, qu'elle souffrît. Ils en avaient assez supporté jusqu'à ce jour. Il ne désirait plus rien, plus rien du tout pour lui-même dans ce bas monde, mais pour sa fille, sa jolie petite, rien ne lui semblait assez beau...

— Le repas est-il prêt, ma fille ? demanda-t-il.

Sa colère était tombée. Il se moquait des racontars de Doudou. Fadimé était venue chez lui ? Et puis après !... Elle ne l'avait pas mangé ! C'était son droit après tout. N'était-ce pas la femme de l'agha ? Elle pouvait entrer chez qui elle voulait... En sortir quand elle voulait.

\*

\*\*

Lorsqu'elle avait vu arriver Fadimé Kadin, Doudou avait trouvé cela louche. À son avis, c'était Hassan fils de l'orphelin, qui convenait le mieux à Sati. Hassan avait beau être un ancien valet de ferme, il était devenu si robuste que personne, depuis plusieurs automnes, n'arrivait à le vaincre à la lutte. Il aurait dû être chétif, ne pas tant grandir... Impossible qu'un valet de ferme et surtout un valet de ferme de Halil Agha devînt un gaillard haut comme une porte. Mais Dieu avait rendu possible l'impossible. Il lui avait donné un buste aussi large qu'un deuve<sup>5</sup>, la taille d'une branche et le corps d'un chêne. Outre cette force extraordinaire, il l'avait doté d'un courage absolument inouï... C'était indescriptible. On en était médusé.

Lorsqu'il se mettait à chanter des mânis<sup>6</sup>, à réciter les poèmes des bardes, c'était la même chose, on restait bouche bée. Les plus jolis chants, les bozlaks les plus vifs, les kotchaklamas<sup>7</sup> les plus entraînants s'envolaient de ses lèvres. Sullu avait une belle voix. Dans l'obscurité du matin, elle vous tirait du sommeil, telle la caresse d'une main de velours. Cependant, même lui avait reconnu que sa voix n'était rien en comparaison de celle de Hassan.

De quoi parlaient les citadins à l'époque des vendanges ? Pourquoi tenaient-ils tant à engager Hassan comme porteur ? Parce qu'il soulevait six hottes avec autant d'aisance qu'un nid d'hirondelle, pardi ! Et il n'était pas le seul à travailler d'arrache-pied. Il entraînait tous ceux qui l'entouraient. Pas étonnant que les vigneronns lui paient sa journée plus cher qu'aux autres ! Pauvres coupeuses qui tombaient dans sa rangée ! Il leur menait la vie dure ! Et le soir, par-dessus le marché, il se moquait d'elles, leur fredonnant sous le nez des petits airs guillerets... Elles devenaient folles de rage, mais n'osaient rien dire, ne voulant pas entendre parler de couper du raisin pour un autre porteur. Le bel Hassan ! Il avait des yeux profonds et chauds qui vous regardaient avec un étrange éclat et vous racontaient des choses venant tout droit de l'âme et du cœur. La colère des jeunes filles se dissipait à l'instant même. Elles commençaient de chanter, dans l'espoir qu'il brûlerait d'amour pour elles et que la flamme qui habitait leur cœur l'embraserait aussi...

Hassan n'y prêtait pas attention. Aucune ne l'intéressait. À croire qu'il ne pensait pas du tout à se marier, qu'il ne se rendait pas compte qu'il était temps. Un garçon comme lui flamberait un beau jour comme un brasier. Le feu de l'amour tomberait en lui à l'improviste. Et ce serait sans remède. Les kotchaklamas qui s'envoleraient de ses lèvres deviendraient des chants d'amour et répandraient le feu. Il ne cesserait de se lamenter et de tourner autour de ses aînés pour implorer leur aide.

Ce feu, c'était justement Sati qui devait l'allumer. La plus jolie fille de Bozdag devait être la chance du garçon le plus vaillant de la montagne et de la plaine. Il fallait unir ces deux

---

<sup>5</sup> Deuven : Large planche garnie par en dessus de pierres pointues. C'est avec le deuven que les paysans turcs battent le blé.

<sup>6</sup> Mâni : Petit poème en vers que l'on invente spontanément et que l'on chante sur un ton monotone.

<sup>7</sup> Boslak/Kotchalama : Chants populaires turcs.

êtres que Dieu avait créés avec tant de soin. C'était le désir de Doudou... et celui de tous les villageois... Mais elle craignait qu'on ne laissât pas une si belle fille à un garçon comme Hassan... Un gros richard, une grosse huile allait surgir de quelque part et emporter cette jolie perdrix. Le jeune homme n'y pourrait rien. Impuissant, il ne pourrait que se désoler et gémir.

Voilà d'ailleurs ce qui s'était passé aujourd'hui. Fadimé était venue chez Késimoglou sans la moindre raison ni le moindre motif. Doudou savait fort bien que lorsque les Karaayak, leurs femmes et leurs enfants se posaient quelque part, c'était toujours pour emporter quelque chose. Même s'ils tombaient, ils se relevaient avec une poignée de terre dans la main. Elle avait suivi Fadimé pour voir ce qu'elle allait faire. Elles avaient bu un café en bavardant et elle avait tout de suite compris... Fadimé voulait se montrer discrète, mais à la dérobée, elle examinait Sati de la racine des cheveux à la pointe des pieds. Finalement, Doudou n'avait pu s'empêcher de lui demander si le temps était venu de marier Davoud. Fadimé avait répondu qu'il était encore trop jeune. Doudou avait alors compris que ces regards étaient pour l'agha. On parlait beaucoup de Sati, dans le village. Ce n'était pas dans les habitudes des montagnards. Il était honteux de parler à tort et à travers d'une jeune fille. Ça ne s'était jamais vu jusqu'à ce jour. Mais la beauté de Sati parlait d'elle-même. Quelles que fussent les exigences des traditions et toutes les interdictions, les lèvres s'entrouvraient pour chanter sa beauté...

Karaayakoglou avait dû entendre tous ces éloges... Celui qui avait l'habitude de se tailler la part du lion dans ces montagnes, ne manquerait pas de réclamer son droit sur l'une des femmes qui y vivaient. Et si Sati était vraiment telle qu'on le disait, il la garderait pour lui... Ce serait inévitable... On aurait beau faire, Sati lui appartiendrait.

Poussée par cette crainte, Doudou avait couru à la rencontre de Késimoglou. Elle avait voulu lui dire : « Méfie-toi ! Ne donne pas ta fille à ce vieillard avachi. Ce serait trop dommage. Elle s'étiolerait sans avoir profité de sa jeunesse, sans avoir réalisé un seul de ses désirs. As-tu oublié toutes ces perdrix rousses qui sont entrées chez les Karaayak ? As-tu oublié que toutes ces belles aux joues vermeilles parsemées de grains de beauté en sont ressorties chacune dans un cercueil ? Ne leur donne surtout pas ta fille. Prends-la, emmène-la loin d'ici, ne la livre pas aux Karaayak. Reste sans abri, demeure loin des tombes de tes ancêtres, mais sauve-la. Ne laisse pas ce vieux chasseur dévorer cette jolie perdrix rousse. » Mais c'est à peine si elle avait pu prononcer un mot. Késimoglou s'était éloigné nonchalamment.

Sans se décourager, elle l'avait suivi, lui aussi... Et quand elle avait jeté un coup d'œil par la fenêtre de sa maison, elle était restée stupéfaite : elle l'avait surpris dévisageant Sati à la dérobée, comme Fadimé. « Ils ont perdu la raison », s'était-elle dit en secouant la tête. Puis elle avait souri... Si quelqu'un les avait vus en cet instant, il les aurait sûrement pris pour des fous, elle y-compris...

« La plaine nous purifiera, pensa-t-elle. Dès que nous nous mettrons au travail, nous oublierons ces mauvaises plaisanteries. Pourvu que d'ici là Karaayakoglou ne fasse des siennes ! Pourvu qu'il n'interdise pas à Késimoglou de quitter le village ! »

Elle n'en demandait pas plus... Sinon, tous les projets qu'ils avaient faits s'envoleraient au vent, comme une feuille d'automne... en tournoyant.

\*

\*\*

Ignorant tout des événements, Hassan était assis au café. Ali le Boiteux devait leur rapporter des nouvelles de la ville. C'était à lui que Sullu, se sentant vieillir, avait cédé les affaires de la plaine. Même si Sullu continuait à faire figure de chef du village, les villageois avaient compris que le jour où il mourrait, ce serait Ali le Boiteux qui le remplacerait.

Personne, à part eux deux, n'avait le droit de pénétrer en ville. C'était comme un tabou. Les autres allaient et venaient comme ils l'entendaient, mais n'entraient jamais en ville. Ils

avaient beau séjourner chaque année un mois dans la plaine, ils revenaient toujours sans avoir vu Alachéhir. C'était pour eux un endroit redoutable. C'étaient les contes de leurs souvenirs, la peur de leur cœur. C'était le repaire des djinns<sup>8</sup>, des fées et des géants effrayants. En ville, il y avait des vampires qui couchaient les enfants dans des berceaux parsemés d'aiguilles et en suçaient le sang.

Ils avaient grandi avec cette peur et les citadins étaient à leurs yeux des êtres extraordinaires. Et ils avaient raison puisque ces citadins triomphaient des innombrables dangers de la ville et que chaque automne, c'étaient eux qui les commandaient dans les vignes. Tout cela prouvait bien qu'ils étaient différents d'eux, encore plus forts qu'eux... Il fallait voir comme ils les rabrouaient ! Comme ils les rudoyaient ! Mais s'ils ne leur avaient pas donné de travail et ne les avaient pas payés en retour, ils seraient morts de faim.

Un montagnard ne pouvait se mêler à eux. Il pouvait être leur domestique, leur ouvrier pendant les vendanges, mais il lui était impossible de devenir un citadin. Il aurait d'abord fallu qu'il apprît à vaincre tous ces monstres de la ville... Les citadins devaient être immunisés dès leur naissance. Un montagnard ne l'était pas. Ensuite, il aurait fallu qu'il sût s'habiller comme eux, se tenir comme eux. Ce n'était pas facile... Pas facile du tout...

Un des leurs... le plus puissant, le plus intelligent du village pouvait s'approcher d'eux après s'être fait dire des prières pour se prémunir contre les démons. Il pouvait alors aller leur parler dans l'espoir d'obtenir de l'embauche pour l'été. Mais les djinns et les fées foudroyaient tous ceux qui se rendaient en ville sans avoir pris leurs précautions. Combien n'en étaient jamais revenus !...

Hassan avait étalé sur le banc les larges jambières de son pantalon de toile bleue. Assis sur une jambe, il balançait l'autre et écoutait ce que l'on disait autour de lui.

Les villageois se plaignaient. Sur ce versant de Bozdag, il n'y avait pour ainsi dire plus rien qui fût digne du nom de terre... Et quand il se mettait à pleuvoir, qu'il neigeait et que la neige fondait, elle entraînait le peu qu'il restait. Il n'y avait plus de forêt, non plus... Il ne leur restait que la plaine. C'était leur seul espoir, leur seule ressource...

Des collines dénudées, des rochers pointus qui ricanaient... la terre avait disparu... sauf chez les Karaayak... Leurs champs à eux se trouvaient sur le plateau, en terrain plat... Autrement, leur terre aussi se serait éboulée... Si elle ne bougeait pas, c'était que Dieu avait ses raisons...

Qui sait, peut-être avait-il chargé Karaayakoglou de veiller sur ses villageois... Peut-être lui avait-il dit : « C'est à toi que je donne, je retiens ta terre, puissant Halil Agha, mais viens en aide à tes villageois. » Que disait leur religion ? Que le riche devait veiller sur le pauvre et l'abondance sur la misère. Voilà sans doute pourquoi les Karaayak récoltaient dix fois plus que ce qu'ils avaient semé...

Malheureusement, Halil Agha ne leur donnait pas un radis. Bien qu'il possédât les meilleures terres de la montagne, il n'avait pas un geste pour eux. Il aurait pu dire : « Venez mes villageois ! Prenez ! » Ou bien... Au lieu de laisser ces terres en friches, venez donc les ensemençer. De toute façon, vous m'aidez... Comme je n'ai pas le temps de le faire, c'est vous qui labourez mes champs, qui relevez mes récoltes au moment de la moisson. Profitez-en... » Tu parles ! C'était bien le dernier de ses soucis !... Quand il donnait quelque chose, il veillait à reprendre le triple...

N'était-ce pas à cause de cela que la plaine était leur seul espoir de survie ? Pourquoi attendaient-ils le Boiteux comme on attend le retour d'un pèlerin ? Pourquoi toutes ces discussions ? Parce qu'il allait bientôt arriver et apporter des nouvelles. Parce qu'il allait leur dire : « J'ai parlé avec les vigneron. Ils vous envoient le bonjour, cette année, nous allons travailler dans telle et telle vigne... »

---

<sup>8</sup> Djinn : Esprit malfaisant auquel croit le peuple.

\*

\*\*

Lorsqu'Ali arriva à proximité du village, on annonça la nouvelle au café. Il était là, le visage souriant. On voyait que les affaires avaient bien marché.

Tout le village alla au-devant de lui... Monté sur son âne, sa jambe boiteuse repliée sur elle-même et l'autre allongée de tout son long, il tirait sur sa cigarette.

Lorsqu'il s'arrêta devant le café, ils le dévisagèrent en silence. Il descendit de son âne, salua l'assemblée et se dirigea vers Sullu avec qui il échangea quelques mots à voix basse. Le visage de Sullu s'éclaira. Il se retourna vers ses villageois, disant :

— Allez vite ! Dépêchez-vous ! On nous attend en ville.

Les hommes se dispersèrent. Les femmes s'affairèrent. On prépara des sacs de tarhana<sup>9</sup> et de farine. Hassan rassembla devant lui les chèvres dont le lait leur avait servi tout l'hiver et se dirigea vers le sommet de la montagne.

Il devait aller rejoindre son oncle Omer et lui confier les animaux. Omer s'en occuperait jusqu'à leur retour. Leurs chèvres allaient gambader dans les pâturages à côté des moutons des Karaayak. Elles allaient engraisser et l'hiver suivant, résoudre le problème du beurre, du fromage et de l'aïran<sup>10</sup>.

Omer était le meilleur berger des montagnes environnantes et le maître berger des Karaayak. Il conduisait à lui seul des troupeaux dont plusieurs bergers ne venaient pas à bout. Il s'entendait bien avec les moutons et les chèvres. On aurait dit qu'il leur parlait. Il leur faisait faire tout ce qu'il voulait...

Il étendait sa houppelande sous un poirier sauvage, s'asseyait en tailleur, inclinait la tête sur son épaule, glissait son fifre entre ses lèvres et faisait si habilement jouer ses doigts calleux sur les trous de l'instrument que l'on aurait pu croire que le troupeau se rassemblait et se dispersait de lui-même alors qu'en réalité tous les ordres du berger sortaient de ce petit fifre.

Omer était le vrai oncle de Hassan, le frère de son père. Comme il aimait beaucoup son neveu, il n'avait jamais le courage de refuser quand c'était lui qui amenait le troupeau. Si c'était quelqu'un d'autre, il se faisait prier, créait des difficultés... Mais à Hassan, il ne disait jamais non.

Hassan lui avait pourtant désobéi en renonçant à son emploi de valet de ferme, en voulant être indépendant, en désirant partager la faim et la misère des villageois.

« Prends donc exemple sur moi », lui avait-il dit à l'époque, tel un grand devin qui prédit tout d'avance. « Je ne risque ni la faim ni la misère... Derrière moi, les puissants Karaayak, devant moi, un troupeau de plusieurs centaines de têtes. Ces terres sont mortes. Ne t'attire pas d'ennuis. Une fois que ça va mal, il est trop tard pour faire marche arrière. Ne t'occupe pas de ces terres. Laisse-les s'écrouler toutes seules... »

Hassan ne lui ressemblait pas. Il était sans protection. À peine né, il avait perdu sa mère et peu de temps après, son père. Il était entièrement resté à la merci des Karaayak... Mais lorsqu'il avait atteint l'âge de comprendre, il s'était mis en tête d'exploiter lui-même les terres de son père. Un jour où Halil Agha était de bonne humeur, il lui avait demandé la permission de le quitter et l'avait obtenue. À l'époque, il était encore tout gosse. Mais il avait probablement déjà fait le projet de devenir un second Karaayakoglou...

Il avait voulu s'occuper de ses champs, y tracer des sillons pleins de semence, y récolter des moissons pleines d'épis... Il avait voulu les faire fructifier sans relâche...

---

<sup>9</sup> Tarhana : Mélange de tomates, d'oignons, de lait, de yogourt, etc... que les paysannes font sécher au soleil en été et dont elles se servent comme potage tout prêt en hiver.

<sup>10</sup> Aïran : Boisson salée faite avec du lait de brebis ou de chèvre mélangé d'eau.

Comment racontait-il tout cela à son oncle ? Lorsque l'hiver recouvrait la terre d'une couverture blanche et que la vie s'arrêtait, Omer descendait au village... Hassan lui rendait visite et, tantôt au moyen de vers ou de chants vieux de milliers d'années, tantôt au moyen de son fifre dont il jouait presque aussi bien que lui, il exprimait sa foi dans l'avenir...

Malheureusement, il avait été obligé de reporter tous ses espoirs sur la plaine. Ses rêves n'étaient plus qu'une légende, qu'une histoire que l'on se racontait...

\*

\*\*

Quand Hassan redescendit de la montagne, il trouva les villageois prêts à partir. Sa tante Doudou qui le considérait comme son propre enfant et partageait sa chambre avec lui l'attendait. Elle avait roulé les vieux couvre-pieds et les couvertures en poils de chèvre qui devaient leur servir de lit dans la plaine et les avait attachés aux deux bouts avec une ficelle afin de pouvoir les porter à l'épaule, comme un fusil.

Sullu leur fit faire leur prière du matin. Ils se recueillirent longuement puis chargèrent leurs affaires.

Saluant la caravane d'espoir qui s'avancéait sur l'étroit sentier de montagne, le soleil illumina la terre. Tout devant, monté sur un vieil âne, un vieux chef de file dont la barbe blanche descend jusqu'au ventre. Juste derrière lui, Ali le Boiteux dont la jambe infirme pend de la selle... Puis des femmes portant leur plus jeune enfant dans le dos... Des hommes transportant des lits. Des jupes de coton multicolores s'envolant dans la brise matinale. Des enfants qui s'amuseent et parmi eux des chiens qui profitent de l'agrément d'une promenade distrayante. Des ombres qui s'allongent. Un cortège coloré, interrompu par endroits, mais qui dessine des boucles et des courbes.

Sullu chante d'une voix douce que l'âge n'a pas altérée. Il s'efforce de leur faire paraître le chemin moins long, mais ses lèvres sont desséchées et il vient de regarder Hassan, lui faisant signe de prendre la relève. Finalement, il se tait, le menton tremblant...

Tous les yeux se tournent vers Hassan qui devine la pensée des villageois. « Il faut que je commence, se dit-il. L'oncle Sullu s'est tu. C'est à mon tour. Il faut au moins que je les conduise au-delà des Monts de Derbent. » Tous les chants qu'il connaît lui viennent en même temps à l'esprit. Des vers sans cesse nouveaux de chants sans cesse nouveaux se bousculent sur le bout de sa langue. Il doit les mettre en ordre... Il doit en choisir un pour commencer. Mais c'est toujours comme cela. Dès qu'on lui demande de chanter, il n'arrive pas à se décider.

Pir Sultan, Dadaloglou, Karadjaoglan, Emrah, Nessimi, Naïli, Younous, Firkati, Hourchit<sup>11</sup>... Chacun lui dit de commencer par lui. Leurs chants s'accumulent... Il lève la tête, mais la baisse aussitôt. Difficulté de choisir... Difficulté de ne pas pouvoir choisir...

Doudou qui marche derrière lui, n'y tient plus. Elle le secoue.

— Allons ! Ne fais pas de manières...

Et comme s'il n'attendait que cet encouragement, Hassan se met à chanter. Il chante d'abord des chants de caravane. Sa voix est si puissante que tout Bozdag en retentit.

La nature s'éveille brusquement. Des voix s'élèvent de chaque précipice, de chaque roche, de chaque source. Les villageois oublient le chemin. Leurs pieds ne touchent plus terre. Tels des anges, ils s'élèvent au-dessus de l'étroit sentier. À chaque battement d'ailes, ils franchissent une montagne, une crête. Les enfants sautillent en frappant dans leurs mains. Tous sont suspendus aux mélodies qui s'envolent des lèvres de Hassan. Ils vivent un bonheur dont ils ne se lassent pas, le bonheur d'un monde inconnu.

---

<sup>11</sup> Pir Sultan ... Hourchit : Poètes populaires turcs ayant vécu entre les XIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

Puis la nostalgie envahit Hassan. Les premiers sentiments de nostalgie depuis leur départ... Il se retourne et regarde tristement, loin derrière eux, les montagnes qui creusent des distances entre ceux qui s'aiment et au cœur desquelles coulent des eaux vives...

Ses chants ne parlent plus que des montagnes. Les villageois réfléchissent. L'histoire racontée par chacun de ces chants pénètre dans leur vie. Ils pensent aux poètes qui les ont composés. Ils cherchent Pir Sultan autour d'eux, espérant que cet être immortel va surgir de derrière une montagne...

Puis c'est au tour de Karadjaoglan d'occuper leurs pensées. Une houppelande sur ses épaules, un saz<sup>12</sup> à la main, ne serait-il pas dans les parages, à la recherche de son Elif<sup>13</sup>...

Et Nèssimi qui n'est pas revenu sur ses paroles même quand on l'a écorché vif ? Et Dadaloglou dont le règne s'étendit sur tout le Taurus ? Et Keuroglou qui, sur son coursier gris pommelé, composa une ballade tout en brandissant son cimenterre contre le bey de Bolou ? Et Aïvaz ? Où sont tous ces grands poètes ?

Les montagnes se transforment à leurs yeux. La nostalgie de Hassan grandit et devient commune à tous. Les têtes se tournent d'elles-mêmes. Les regards se troublent et deviennent gris. Ils pensent aux violettes qui tout là-haut, embaument au creux de minuscules touffes de verdure... Ils revoient le spectacle multicolore des sapins vert et noir, des marguerites, des tulipes sauvages et des coquelicots... Les enfants oublient de frapper dans leurs mains. Un frisson les parcourt. La peur de ne plus revoir ces paysages se tapit dans leur cœur. Derrière eux, Bozdag ondule comme une bien-aimée. Elle agite la main...

« Ce garçon ne vivra pas longtemps », pense Doudou, tout en traînant les pieds. Puis elle a peur de ses pensées et demande pardon à Dieu. C'est lui qui donne, c'est à lui de reprendre... Qui a le droit de se mêler de ses affaires ? Sait-elle ce qui va arriver le lendemain pour entretenir de si sombres pensées ?

Et puis, ce n'est pas Hassan qui a composé ces chants... Ce sont les bardes. Les bardes de Dieu. Ce sont eux qui ont vu, senti et chanté. Hassan ne fait que choisir et répéter. Tout le monde connaît ces chants. Elle-même pourrait les chanter tout entiers si elle mettait la main sur son oreille...

Seulement voilà... Hassan les chante au bon moment. C'est là sa supériorité, sa force. Il doit savoir, sentir quelque chose de particulier pour si bien trouver les mots qu'il faut. Tantôt il met l'accent sur la caravane, tantôt il s'adresse à la montagne... Et la montagne lui répond... C'est inexplicable !... On dirait qu'elle parle, qu'elle est domptée. On dirait un disciple près de son maître. Elle n'écoute pas, elle vit...

— Mon Dieu, dit-elle tout fort, pardonne-moi mes mauvaises pensées. Nous, les ignorants, nous préparons de nos propres mains le feu qui nous dévorera en enfer, et après, nous nous demandons comment nous en sommes arrivés là... Est-ce à nous de juger ? Il s'agit de Hassan, du vaillant Hassan dont les chants embrasent les monts et les plaines. Sommes-nous capables de comprendre ce qu'il dit pour juger ?

Puis elle ajoute :

— Puisqu'il chante si bien, prête l'oreille et écoute, vieille folle ! Ne t'occupe pas du reste...

Brusquement, Hassan entonne une chanson gaie qui fait bondir le cœur des villageois. « Ah ! Voilà qui est mieux ! Pourquoi nous attrister avec des chants nostalgiques ? » Et ils se souviennent.

Ils se rappellent la façon dont Hourchit de Derbent chantait pendant son séjour dans leur village. Exactement comme Hassan. Tout doucement d'abord, tristement, puis pinçant de plus en plus fort, de plus en plus vite les cordes de son saz, jusqu'à ce que les fleurs, les fichus brodés et les cotonnades à ramages s'envolent d'allégresse...

---

<sup>12</sup> Saz : Sorte de guitare à long manche et à petite caisse.

<sup>13</sup> Elif : Bien-aimée de Karadjaoglan, poète populaire turc.

Hassan, lui, ne joue pas de saz. Il n'arrive pas à se décider. Sans doute n'est-il pas encore assez mûr. Mais un jour viendra où il appuiera contre lui cet instrument au long manche et au ventre étroit. Les villageois en sont sûrs, car il appartient à la tribu Avchar, tribu ayant donné naissance à des bardes comme Dadaloglou, Karadjaoglan et Nèssimi... Hassan ne les décevra pas. Un beau matin, il s'emparera de son saz... Il suffit que ses dons se développent et que sa muse inconnue l'encourage.

Sa voix jaillira alors comme une source et s'enflera comme une cascade. Des paroles de justice s'envoleront des cordes de son instrument et les yeux du cœur grands ouverts, il chantera, chantera, chantera encore...

\*

\*\*

Les villageois firent le tour des collines et descendirent jusqu'au bord de la rivière Zeytinçai. Ils attachèrent leurs animaux et entassèrent leur vaisselle sous les trois saules touffus qui entouraient le puits du Rétameur. Puis ils déballèrent leurs couvertures et les étendirent sur le sable doux qui crissait sous les pieds... Le campement se remplit en un clin d'œil.

Les vigneron ont quitté la ville et pris aussi le chemin des vignes. Ils ont entassé leurs affaires dans des chariots aux roues grinçantes, et fait asseoir leurs enfants par-dessus. Le tout s'en va en cahotant. Lorsqu'une des roues s'enfonce dans l'ornière, le cheval qui tire une charge beaucoup trop lourde pour lui, hésite. La voix du cocher qui crie : « hue ! » résonne dans la plaine et les roues recommencent à grincer. À l'arrière, les enfants qui tiennent les lampes à gaz et autres objets fragiles poussent des cris de joie... Les uns après les autres, les gens de la ville s'installent dans les maisons ou les cabanes construites au milieu de leurs vignes.

Ces maisons sont des constructions en torchis recouvertes de plâtre. Le rez-de-chaussée sert la plupart du temps d'étable pour les animaux et de dépôt pour les instruments de travail. Les vigneron habitent l'étage supérieur. C'est ainsi qu'ils se protègent des serpents, des mille-pattes et des scorpions à queue annelée dont les piqûres sont fatales aux enfants.

Ceux dont la vigne est trop petite pour contenir une maison élèvent, à un mètre du sol, une cabane en roseaux qu'ils détruisent à la fin du mois de septembre. Une fois qu'ils ont étalé des kilims de Karahal<sup>14</sup> sur le plancher, ils disposent d'un abri suffisant pour la durée des vendanges. Un escalier de trois marches permet d'y accéder.

Les villageois sont installés. Ils n'ont plus qu'à attendre les ordres des vigneron. Sullu va de vigne en vigne et établit un programme de travail afin d'être en mesure de satisfaire toutes les demandes.

Qui coupera la première grappe ? Seront-ils plusieurs à vouloir le faire ? Il s'arrête longuement sur ce point et calcule dès maintenant ce qu'il ferait en cas de dispute. Pour les coupeuses, pas de problème. Mais on ne peut en dire autant en ce qui concerne les étaleuses. La potasse dans laquelle on plonge le raisin avant de l'étaler au soleil provoque des crevasses dans la peau. Elle pénètre dans la chair, fendille les paumes des mains et les fait fondre. Les femmes qui sont désignées comme étaleuses se mettent aussitôt à bouder et ne se dérident pas avant leur retour au village. La plupart d'entre elles ont pourtant pris leurs précautions. Une semaine avant le départ, tout en espérant bien échapper à cette corvée, elles se sont enduit les mains de henné noir.

Les porteurs sont choisis parmi les garçons les plus robustes du village. Quant au trempeur, c'est toujours quelqu'un de la ville, car sa tâche est délicate et les villageois ne sauraient la mener à bien. En effet, si le mélange d'eau, de potasse et d'huile d'olive n'est pas

---

<sup>14</sup> Kilim : Sorte de tapis aux couleurs très vives tissés par les paysannes. Ceux du bourg de Karahal sont particulièrement célèbres.

fait selon les mesures exactes, le raisin a beau rester au soleil, il ne dore pas et le vigneron a un mal fou à le vendre. Comme les villageois sont conscients des limites de leur savoir, il n'y a jamais de mésentente à propos du choix du trempéur. Celui-ci gagne pourtant le double du porteur ! Mais il doit avoir les reins solides... Soulever du matin au soir des hottes pleines de raisin, les plonger dans le chaudron de potasse, les retirer, requiert une grande résistance physique.

\*

\*\*

Le raisin de Piyamdji avait mûri de bonne heure, cette année. Une semaine au moins avant celui des autres. Sullu se frottait les mains. Au lieu de rester à ne rien faire, ses villageois allaient bénéficier d'une semaine supplémentaire de travail. Il était si heureux qu'il n'arrivait pas à fermer l'œil.

Il réveilla ses villageois dès l'aube. La vigne de Piyamdji était assez loin. Ils devaient se lever plus tôt que de coutume. Ils préparèrent et mangèrent à la hâte leur soupe au tarhana puis se mirent en route avant même que les premiers rayons du soleil n'inondassent les collines de lumière.

Ils descendirent vers le sud en suivant le cours de la rivière Zeytinçai. La vigne de Piyamdji se trouvait à leur droite. Les fils de fer barbelés qui l'entouraient étaient interrompus par une barrière de bois peinte en vert. Sullu l'ouvrit. Tous s'engagèrent sur le sentier tracé par les allées et venues, entre les pieds de vigne suffisamment espacés pour laisser passer un chariot.

Lorsqu'ils arrivèrent devant le puits de la vigne, ils s'arrêtèrent, étonnés. Les autres années, il y avait une pompe à main à cet endroit. Le soir, l'un d'eux quittait son travail pour venir remplir d'eau fraîche le bassin, devant la pompe. Maintenant, ce n'était plus nécessaire. La pompe avait été remplacée par une éolienne. Le vent, en soufflant, faisait tourner l'hélice et l'eau coulait d'elle-même dans le bassin.

Ils n'avaient jamais rien vu de semblable. « Sacré giaour,<sup>15</sup> se dit Sullu, dès qu'il y a quelque chose de nouveau, il est le premier à s'en servir... Mais au fond, il le mérite, il a beau être roum<sup>16</sup>, il est plus humain que ... » Craignant d'avoir parlé tout fort, il s'arrêta et regarda autour de lui pour voir si on l'avait entendu. Chacun était occupé à admirer la nouvelle installation. Rassuré, il compléta sa pensée. « Il est plus humain que les musulmans... À midi, il donne à manger à tous ses ouvriers, lui... Il est vrai que c'est l'homme le plus riche de la région ! S'il ne faisait pas ces largesses, qui les ferait !... Mais après tout, il n'est pas obligé... Et quel repas ! Un morceau de viande gros comme le poing pour chacun, du raisin qu'il met rafraîchir dans l'eau dès le matin et qui croque sous la dent... D'autres fruits qu'il paie de sa poche... Sans oublier les deux grappes qu'il vous glisse de force dans la main, le soir, en partant... »

Suivant le programme fait la veille, ils descendirent en bas de la vigne. Les coupeuses sortirent leur scie, les porteurs se jetèrent sur les hottes et firent un concours à qui en chargerait le plus grand nombre sur ses épaules. Le trempéur s'affaira autour de son chaudron. Sullu salua Piyamdji et se dirigea vers la plate-forme réservée à l'étalage et au séchage du raisin. Les mains derrière le dos, il examina longuement ses villageois qui fourmillaient parmi les pieds de vigne. Apercevant Hassan qui arrivait en courant, chargé, comme toujours de six hottes, il dit : « Dieu le garde ! Ce n'est pas un homme, c'est un chemin de fer !... » Puis il se réjouit de ce qu'il venait de dire et se mit à penser aux trains de la Compagnie Française qu'il avait pu contempler de loin. Poussant des cris stridents, ils allaient et venaient dans un grand

---

<sup>15</sup> Giaour : Terme méprisant par lequel les paysans turcs désignent parfois les chrétiens.

<sup>16</sup> Roum : Nom donné aux Grecs installés en Anatolie.

fracas, leurs wagons découverts remplis de marchandises. Hassan était comme eux. Il allait et venait, une chanson sur les lèvres...

## Chapitre 2

---

Au loin, le soleil jouait encore avec les arbres touffus des collines de Bozdag. Les villageois avaient déjà fini de remplir la plateforme de la vigne de Piyamdji. Ils avaient quitté le travail de bonne heure. Profitant d'être de retour au campement avant la tombée de la nuit, les femmes préparaient les bazlamas<sup>17</sup> pour quelques jours à l'avance. Les hommes se croisaient les bras. Ils alignaient dans leur assiette les cigarettes qu'ils avaient roulées et bavardaient amicalement en attendant l'heure du dîner.

Hassan avait plongé son seau de bois au fond du puits du Rétameur. Il puisait de l'eau pour sa grand-mère Doudou. Sati s'approche de lui, une cruche à la main. Comme elle était tombée dans sa rangée, elle était morte de fatigue. Puiser un seau d'eau lui paraissait en cet instant pire que la mort... Elle devait pourtant se dépêcher... Son père allait bientôt dire qu'il avait faim et elle ne saurait plus où donner de la tête... Elle était toute petite lorsqu'elle avait perdu sa mère. Mais depuis ce jour, c'était elle qui s'occupait des tâches ménagères. Le père et la fille s'étaient débrouillés tout seuls. Kèsimoglou aimait beaucoup sa fille, mais dès qu'il était l'heure de dîner, il devenait intransigent.

Et cet Hassan qui traînassait... Il n'en finissait pas de retirer son seau... Son père allait se fâcher... Et il n'aurait pas tort... S'il lui fallait si longtemps pour puiser un malheureux seau d'eau, qui sait à quelle heure elle aurait terminé de préparer le repas ! Elle avait des courbatures dans les bras... Elle était décidée à se coucher tout de suite après manger. Ce serait la seule façon de se reposer. Demain, ils devaient aller travailler dans une autre vigne. Elle allait faire des pieds et des mains pour ne pas retomber dans la rangée de Hassan. Sinon elle ne tiendrait pas le coup. Au train où allaient les choses, elle rentrerait infirme au village...

Hassan avait enfin remonté son seau à l'entrée du puits. Elle se tenait debout près de lui. Il la regarda un instant dans les yeux. Honteuse, elle baissa la tête. « Et si je lui demandais ? Si je lui demandais de me puiser aussi un seau d'eau ? » Elle releva les paupières et le regarda d'un air suppliant. Ses lèvres s'ouvrirent. Ils ne s'étaient jamais regardés ainsi. Leurs yeux ne s'étaient jamais croisés avec un tel regard. L'espace d'un instant, tout s'arrêta autour d'eux. À l'entrée du puits, le seau se balançait au bout de la corde. Le vent qui faisait bruire les feuilles du saule, la toux incessante de Sullu, les cris des animaux et des hommes, tout se tut. Quatre yeux s'ouvrirent comme pour raconter une légende, se dilatèrent et recouvrirent les environs de leur silence.

— Hassan, mon éfè<sup>18</sup>, dit Sati, peux-tu me puiser aussi un seau d'eau ?

Hassan vida le contenu de son seau dans la cruche de Sati et le remit dans le puits.

— Merci, dit Sati. Que tes mains soient bénies.

Les yeux fixés sur le seau, Hassan laissa tomber sa réponse dans les profondeurs du puits.

Sati revint au campement. S'accroupissant près du foyer creusé entre trois pierres à un empan dans la terre, elle se mit à faire à manger.

Un incendie envahit le corps de Hassan. Une flamme parcourut tout son être. Il plongea la tête dans l'eau du seau qu'il venait de retirer précipitamment du puits. L'incendie sembla diminuer puis reprit de plus belle. Cela ne venait pas de la chaleur... L'eau était glaciale... Si c'était venu de la chaleur, cela aurait dû passer. Au contraire, cela allait en augmentant. Quelque chose lui serrait le cœur. Une étincelle avait glissé des yeux de Sati dans les siens. Une étincelle qui embrasait tout son sang, enveloppait et brûlait tout son corps. Son cœur

---

<sup>17</sup> Bazlama : Sorte de pain rond et mince que les paysans turcs font cuire sur une plaque de tôle.

<sup>18</sup> Éfè : a) Terme de respect à l'égard des hommes dans la région égéenne de la Turquie. b) Chef de bandits de grand chemin.

battait à tout rompre. Tel un petit oiseau, il tentait de prendre son vol. Il voulait bondir de sa poitrine, non pour s'envoler dans les cieux, mais pour aller se faire prisonnier dans le cœur de Sati...

Doudou avait préparé le repas et attendait que Hassan lui apportât de l'eau fraîche. Ne le voyant pas revenir, elle se dirigea vers le puits. Hassan était immobile près du seau. Il semblait coupé du monde entier. Elle le secoua par l'épaule et lui demanda s'il était malade.

Il se redressa et la regarda. Ses yeux étaient fiévreux, mais cela ne venait pas du paludisme. Son corps était brûlant, mais cela ne venait pas d'une pneumonie. C'était une fièvre qui venait du fin fond de son être, de son cœur. Lorsque les yeux d'un montagnard brillaient ainsi, les dés étaient jetés.

Les yeux expérimentés de Doudou comprirent du premier coup. Elle se demanda quelle était la jeune fille qui avait puisé de l'eau en dernier. Elle ne l'avait pas vue. Qui était-ce ? Et si c'était celle que son cœur souhaitait, celle à qui elle pensait ?... L'espoir, la joie la submergèrent. Si elle ne s'était pas retenue, elle aurait plongé, elle aussi, la tête dans le seau... — Le repas refroidit, mon fils, dit-elle. Sa voix était calme, douce et tendre. C'était la voix d'une mère qui se prépare au bonheur de son fils. Elle renversa l'eau, là où la terre avait durci à force d'être mouillée, et le replongea dans le puits.

Hassan le remonta d'un geste machinal. Ils remplirent la cruche ensemble. Leurs mains tremblaient. « Si c'était la chair de ma chair, se dit Doudou, si c'était l'enfant que j'avais porté neuf mois et dix jours dans mon ventre, que j'avais emmailloté et dont j'avais lavé les langes, je n'aurais pas ressenti tous ces sentiments. » Puis elle rectifia : « Ou plutôt si, j'aurais exactement ressenti tout cela. Le vent de l'amour aurait soufflé dans ma tête et la nostalgie d'une bru aurait brûlé mon cœur... »

Hassan porta la cruche à l'endroit où ils avaient étalé leurs couvertures et allumé leur feu. La table était prête. Ils s'assirent et mangèrent quelques bouchées. Ils tendaient avec gêne la main vers la nourriture et lorsque leurs regards se croisaient, ils mâchaient plus vite et avalaient avec difficulté.

Hassan n'a pas le cœur à manger, mais sa grand-mère s'est donné beaucoup de peine pour lui préparer quelque chose... Elle a fait cuire des haricots secs auxquels elle a ajouté des piments frits dans de l'huile d'olive. Il serait honteux de ne pas en manger, de ne pas vider la casserole. Mais ça ne passe pas...

Deux yeux se sont lovés au beau milieu de son ventre. Ils grandissent de plus en plus et gonflent comme une source. Son corps se fait de plus en plus léger, le bien-être le gagne lentement. S'il se laissait aller, si un violent simoun se mettait à souffler, il s'envolerait comme une feuille. Mais à mesure que son corps s'allège, sa tête penche sous l'effet d'un poids irrésistible. Il a des fourmis dans les doigts au point d'en crier. La casserole, la nappe tournent devant ses yeux, rapetissent et disparaissent, sans qu'il ait la force de tendre la main pour les saisir.

Il se laisse glisser sur le sable. Doudou débarrasse la table sans mot dire puis, le temps de faire la vaisselle, le recouvre de sa propre couverture. Au moment de se coucher, elle remarque que ses yeux sont encore grands ouverts, mais ne le dérange pas. S'enveloppant à son tour dans une autre couverture, elle se couche sur la terre chaude.

Elle fixe les étoiles qui clignent de l'œil en mille points de la voûte céleste. Dans le bleu de la nuit, on dirait des boutons dorés... Elles épient les hommes qui sont allongés au bord de la rivière Zeytintchaï. Elle pense au temps passé. Elle revoit l'époque où leur village était encore entouré de verdure et où leurs terres donnaient des blés de la taille d'un homme... Elle se rappelle soudain l'année où son mari avait trouvé, à l'orée de la forêt, un petit lopin de terre où il avait planté des légumes, les nuits où ils dormaient ensemble dans le jardin, enveloppés dans une même couverture... Elle veut se souvenir de l'amour. La fièvre du temps où elle était jeune et fraîche monte en elle. Elle voudrait revoir les bras vigoureux, le visage buriné

par le vent de son mari. En vain... Deux larmes coulent de ses yeux. Elle murmure, pleine de la nostalgie d'un bonheur oublié depuis des années.

Il y a longtemps qu'elle n'a pas récité la Fatiha<sup>19</sup> pour l'âme de son mari. Elle s'essuie les yeux d'un revers de la main. Dépouillés de leur sens, des versets du Coran tremblent sur ses lèvres.

La fatigue de la journée recouvre lentement le passé qui s'agite dans sa tête. Ses paupières s'abaissent. Sa respiration se régularise, elle s'abandonne au rêve de ses souvenirs...

Hassan cherche le sommeil. Que lui arrive-t-il ?

Avant, lorsqu'il avait faim, des chevaux piaffaient dans son estomac, des loups s'y dévoraient et il vidait en un clin d'œil le contenu d'une grosse marmite. De même, le soir venu, il s'endormait sitôt la tête posée sur l'oreiller... Ce soir, tout est différent... Pourtant, il lui faut plus que jamais dormir et manger... Mais son cœur ne se souvient ni de l'un ni de l'autre. Il est tombé dans le brasier de deux yeux. Invraisemblable ! Comment a-t-il fait son compte ?...

Mille mots dansent dans sa tête. Mais aucun d'entre eux n'est vieux. Ce sont tous des mots nouveaux... Il pense aux grands bardes d'antan. « Ô bardes... Vous qui avez donné la parole aux montagnes, aux fleurs, aux oiseaux, aux cœurs, ce n'étaient pas les cordes d'un saz qui gémissaient sous vos doigts, mais le doux regard de deux yeux... Aussi habile que l'on soit, tant que ces deux yeux ne sont pas venus se planter en plein milieu de son cœur, on ne peut que raconter toutes ces vieilles légendes... Mais une fois qu'on les a sentis en soi, on ajoute de nouvelles pages aux anciennes. »

Si seulement sa langue se déliait et qu'il réussît à aligner les mots qui s'agitent dans son cerveau. Sa tête serait alors moins lourde et son corps moins brûlant. Il s'abandonnerait aux bras de la nuit déjà très avancée. Il dormirait d'un sommeil profond et demain, s'efforcerait de trouver d'autres mots encore plus sincères. Mais non ! Impossible... Il ne cesse de se retourner. Le sable doux glisse sous son corps et forme comme un terrier.

Il a les yeux qui brûlent. Sa tête lui fait mal tant il la serre au creux de son bras. Il sent le travail de la journée se promener dans sa chair, telle une douleur aiguë. L'aube est proche. Sullu ne va pas tarder à les secouer. Il faut qu'il dorme un peu sinon il n'aura pas la force de porter les hottes de raisin et il se ridiculiserait aux yeux de toute la plaine et de tous les villageois. On le traitera de mauviette. On dira : « Il n'a rien dans le ventre. » Ou bien. « Il est rouillé !... Il a travaillé trois jours, mais n'a pas pu continuer. Lui qui passe pour quelqu'un de courageux, de fort... Quelle honte ! »

Sati le méprisera. Ses yeux au fond desquels brillent des soleils se chargeront de reproches. « Moi, dira-t-elle. Moi je ne suis pas faite pour une chiffre comme toi... » Plutôt mourir sur le champ que d'entendre ou de sentir quelque chose de semblable. Mieux vaut s'arracher les yeux de ses propres mains plutôt que voir s'assombrir le regard de Sati...

Il appuie ses doigts sur ses paupières. Ses yeux lui font encore plus mal. Ils s'emplissent de larmes. Il finit par s'assoupir. Somnolence entre la veille et le sommeil...

\*

\*\*

Pour peu, Késimoglou se serait fâché... Sa fille était subitement devenue maladroite. Elle avait renversé la cruche, répandu une partie du dîner par terre, mis de travers la casserole sur le feu et oublié de couper les bazlamas en morceaux. Elle dormait debout. Elle n'avait aucune force dans les mains. Ses yeux étaient le seul point vivant en elle. Et encore !... On aurait dit que ce n'étaient pas les siens... Ils n'avaient pas la même expression que d'habitude. Une flamme qui venait du plus profond d'elle-même s'élevait jusqu'au bord de

---

<sup>19</sup> Fatiha : Premier verset du Coran.

son regard et vous pénétrait. Sans cette flamme, il aurait cru qu'elle était malade. « Ma petite Sati est très malade... » se serait-il dit. Mais ces regards...

D'ordinaire, elle avait déjà rangé la casserole quand il était encore en train de rouler sa cigarette. Ce soir, il avait déplié sa couverture et s'était couché et elle, était toujours en train de la frotter avec une feuille de figuier arrachée, au passage, le long des vignes. Ce n'était pas normal...

Il ne résista pas davantage : « Qu'est-ce que tu as ma fille ? » demanda-t-il. Elle ne répondit pas, et lorsqu'il renouvela sa question, elle haussa les épaules et dit d'un air dégagé : « Rien du tout, grâce à Dieu !... »

Kèsimoglou s'en prit alors à Hassan. Si sa fille était dans cet état, c'était parce qu'elle avait voulu suivre son rythme en coupant le raisin. Elle en avait fait une question d'honneur. C'était toujours la même chose ! Toutes celles qui tombaient dans sa rangée étaient épuisées le soir venu. Il croyait que tout le monde était comme lui ! Cela ne pouvait pas durer... Il n'avait pas le droit de faire souffrir les autres, sous prétexte de gagner davantage. Tout le monde savait que c'était le garçon le plus costaud de la montagne et de la plaine ! À quoi bon essayer de le prouver à chaque instant ! Il allait lui faire tirer les oreilles... et pas plus tard que demain. La vie de toutes ces belles était bien trop précieuse pour qu'il se permît de jouer avec... Elles avaient beau être jeunes, ce n'étaient que des femmes, après tout... Elles n'étaient pas aussi résistantes que des hommes...

Croyant comprendre pourquoi sa fille était si fatiguée, Kèsimoglou tira soigneusement sur lui l'extrémité de sa couverture et regarda si son étui à cigarettes était bien à portée de sa main. S'il l'était, la nuit, lorsqu'il se réveillait, il le trouvait sans difficulté. Sinon il était obligé de fouiller dans ses poches et il ne pouvait plus se rendormir.

Sati se réjouit d'entendre son père ronfler. Elle n'avait rien laissé voir. Heureusement !... Qui sait ce qu'il aurait fait s'il avait soupçonné la vérité !... Mais comment aurait-il pu savoir que Hassan l'avait regardée dans les yeux et que ses yeux lui avaient parlé ? Comment aurait-il pu comprendre que les choses qu'il lui avait dites étaient la cause de toutes ses maladresses !

Elle poussa un profond soupir... D'un côté, elle mourait de peur à l'idée que les gens ne devinassent ses sentiments, de l'autre elle voulait que tout le monde fût au courant, que tout le monde fût brûlé par l'étincelle qu'avaient lancée en elle les yeux de Hassan. Elle était à la fois craintive et audacieuse. Les deux sentiments s'affrontaient en elle et la rendaient folle.

« Si j'avais une mère, je lui aurais tout raconté, se dit-elle intérieurement. Elle m'aurait comprise, m'aurait montré le chemin... »

Elle sentit pour la première fois une flèche la transpercer. La douleur grimpa de son cœur à son cerveau. « Maman chérie ! dit-elle... Si ma mère était encore vivante, je me serais blottie contre elle, je lui aurais dit tout bas ce qui se passe en moi. Nous aurions jugé ensemble si c'était bien ou mal. Ensemble, nous aurions décidé de ce qu'il fallait faire. Mais je n'ai pas de mère... »

Elle n'avait jamais tant ressenti la nostalgie de sa mère. Parfois, lorsqu'elle était débordée de travail et qu'elle ne pouvait soigner son père comme elle le désirait, elle pleurait son absence. Mais cette fois, c'était différent. Tout à fait différent. Elle avait personnellement besoin d'elle.

Hassan pour qui toutes les filles de la plaine nouaient leur tablier sur le côté et à qui les montagnards adressaient des mânis chargés de sous-entendus, Hassan l'avait longuement regardée. Il l'avait pénétrée de tout l'éclat de ses yeux, de tout le tranchant de son cœur. Il n'y avait sûrement aucun mal à cela, sinon les montagnards n'auraient pas fait de l'amour une tradition... Ils n'auraient pas raconté des histoires d'amour à tout propos. Et Karaayakoglou n'en aurait pas eu peur... Il n'avait pas peur du mal, lui... Quelque chose qui l'influçait ne pouvait être mal...

Incapable d'analyser avec précision ses sentiments, elle cherchait un appui, un adulte. Et personne n'aurait pu la conseiller mieux que sa mère. Au besoin, elle l'aurait même protégée contre son père.

Elle rinça sa casserole, la posa près des sacs de ravitaillement et recouvrit soigneusement de cendre les tisons du foyer. Si le feu n'était pas complètement mort le lendemain matin, il lui serait facile de faire la soupe au tarhana. Le mieux aurait été de laisser chauffer de l'eau toute la nuit, comme elle le faisait au village, mais son père risquait de mettre la main dedans en voulant allumer sa cigarette.

Réussissant à penser à tous ces détails, elle se calma un peu. Elle était d'ailleurs morte de fatigue. Et puis qui sait ! Peut-être que Hassan l'avait regardée par hasard... Ce n'étaient pas les filles qui manquaient dans les vignes !...

Les autres savaient s'y prendre. Elles sauraient très bien faire sa conquête... Elles s'insinueraient dans son cœur et il serait impossible de les déloger. Elle, elle était encore enfant. Elle n'était pas au courant de ces choses-là. Personne ne lui avait parlé de l'amour. Son père, c'était un homme. Il allait du café à la maison et de la maison à la mosquée, un point c'est tout. Elle n'avait jamais eu l'occasion non plus de se mêler aux conversations des autres villageois. Elle avait simplement entendu raconter des histoires d'enlèvement, pendant le travail dans les vignes. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'elle avait une flamme en elle, un brasier dont elle ignorait l'origine et la raison, un incendie qui se propageait lorsqu'elle avalait sa salive et flamboyait lorsqu'elle soufflait dessus.

Demain, elle voulait fuir Hassan. Elle voulait se glisser dans la rangée d'un autre porteur. On verrait... Peut-être que ces pensées fondraient au soleil. Il fallait essayer. De toute façon, il en serait fait selon la volonté de Dieu... Si les regards de Hassan étaient vraiment sincères, il saurait bien la retrouver...

\*

\*\*

Le temps que les villageois remplissent la première plate-forme de la vigne de Piyamdji, le raisin des Béchikdji avait fini de mûrir. La veille, un de leurs domestiques était venu prévenir Sullu qu'ils les attendaient tous le lendemain matin.

Ils se mirent en route avant que le soleil ne les tirât complètement de leur torpeur. Tout le long du chemin, Kèsimoglou ne cessa de harceler Sullu pour qu'il parlât à Hassan. Tenant sa barbe d'une main et de l'autre, sa ceinture, Sullu l'écouta jusqu'au bout en opinant du bonnet : « D'accord », dit-il finalement. « Entendu, je vais lui dire deux mots. Je vais lui recommander de ne pas porter plus de quatre hottes à la fois. Il n'a qu'à en prendre deux sur ses épaules et autant à la main, comme tout le monde... Il n'a pas le droit de fatiguer toutes ces jeunettes. Nous avons besoin d'elles. Je vais lui demander aussi de circuler moins vite, dans les rangs. Cela permettra aux coupeuses de souffler un peu. Et s'il continue à n'en faire qu'à sa tête, je lui donnerai une rangée de plus. Ça lui fera les pieds... Ne t'en fais pas... Je lui parlerai avant que nous nous mettions au travail... »

Kèsimoglou n'avait pas grand espoir... Il connaissait bien Sullu. Lorsqu'il parlait beaucoup, c'est qu'il préparait un sale coup. S'il s'était contenté de dire : « D'accord », il aurait peut-être tenu sa promesse. Mais après en avoir tant dit...

« Quel vieux renard, ce Sullu ! Qui sait ce qu'il pense ! Il doit se dire que c'est l'affaire d'un mois, qu'elles ne vont pas en mourir et qu'elles peuvent bien se fatiguer un peu pour soigner notre réputation en prévision de l'an prochain... Il se fiche que Sati soit fille unique et que le soir, elle soit trop lasse pour faire la cuisine de son père... »

Dans ce cas, Sati n'avait qu'à se débrouiller pour passer dans une autre rangée... Mais sans se faire remarquer... Sinon Sullu se fâcherait. Il lui reprocherait de donner le mauvais exemple...

En général, personne n'osait bouger de la place que Sullu lui avait désignée, car le jour où il prenait de l'embauche dans une vigne plus petite et où, par conséquent, il avait besoin d'un moins grand nombre d'ouvriers, il n'engageait pas ceux qui lui avaient désobéi. Ils avaient beau être tous d'un même village, d'une même tribu, il ne badinait pas sur ce sujet.

Késimoglou s'approcha de sa fille. « Ça y est ! J'ai parlé à l'oncle Sullu. Tu n'as qu'à passer dans une autre rangée. » dit-il. « Ah bon ? » répondit tout simplement Sati en baissant la tête. La nuit, elle avait décidé de couper le raisin pour un autre porteur, mais lorsqu'elle avait ouvert les yeux, le matin, elle avait changé d'avis. Inconsciemment, elle désirait être auprès de Hassan. En cet instant, ils marchaient non loin l'un de l'autre. Quelque chose de tiède coulait en elle, l'enveloppait et se transformait en un filet qui les emprisonnait tous deux ensemble...

Késimoglou resta bouche bée. Il ne savait plus à quoi s'en tenir... Haussant les épaules, il sortit son étui à cigarettes. Il avait envie d'allumer encore une cigarette avant d'entrer dans la vigne. Une fois au travail, ils oubliaient de fumer. Du reste, les intendants étaient souvent mal lunés. Pour plaire à leur patron, ils les réprimandaient du matin au soir. « Ne t'assieds pas ! Ne fume pas ! Tu te crois au café par hasard ?... » leur criaient-ils dès qu'ils avaient le malheur de fumer une cigarette... Quelle chienne de vie ! Ils en avaient par-dessus la tête. Ce qu'il aurait fallu, c'est une terre fertile bien à soi et ne plus remettre les pieds dans les vignes... Les habitants de la plaine auraient alors su apprécier les montagnards. S'ils avaient vu, impuissants, leur raisin se gâter sur les ceps, ils auraient reconnu leur valeur. Mais leurs terres ne valaient rien... Même l'orge n'y poussait plus... Autrement, se seraient-ils laissé monter sur les pieds par un domestique ? Bien sûr que non... À la première remarque, ils auraient pris leurs cliques et leurs claques, disant : « Puisque tu sais tout mieux que nous, débrouille-toi tout seul. On verra combien de grappes tu auras coupées à la fin de la journée... » Malheureusement, ils ne pouvaient se permettre de parler sur ce ton...

Ils entrèrent dans la vigne au moment où le trempeur faisait fondre la potasse dans une petite casserole. Sullu répartit de nouveau les coupeuses, les porteurs et les étaleuses à travers tout le vignoble.

On prépara les scies. Les grappes de raisin s'abandonnèrent aux caresses des mains teintes au henné, se détachèrent de leur branche, s'entassèrent dans des hottes et s'élevèrent sur les épaules des porteurs... Elles furent ensuite trempées dans le chaudron de potasse puis divisées en grappillons et couchées dans le sein chaud de la terre. C'est là qu'elles devaient sécher, être triées et entassées dans des sacs avant d'être dégustées par les habitants des pays d'outre-mer.

Les autres jours, Hassan s'attardait toujours près du chaudron de potasse, mais aujourd'hui il s'éloigne le moins possible de Sati. Le temps de déposer ses hottes pleines de raisin et le voilà déjà de retour inventant des paroles toutes nouvelles sur de vieux airs composés autrefois par les bardes.

J'ai puisé de l'eau au puits  
J'ai cru que l'amour était une source  
J'ai bu de pleines cruches d'eau  
Mais n'ai pu me désaltérer...

Il s'approche tout près et sans quitter Sati des yeux, s'empare de la hotte qu'elle vient de remplir.

Du trempeur à l'intendant, tous les vendangeurs ressentent le soulagement des gens qui voient leurs désirs se réaliser...

C'est sûr maintenant...

Tout à fait sûr...

Ces chants sont pour Sati...

Sati va épouser Hassan. Ne l'ont-ils pas dit ? N'est-ce pas le dénouement souhaité par tout le village ? Tout dépend maintenant de Késimoglou. S'il ne s'entête pas à dire que sa fille n'appartiendra qu'à un agha, ils vont fêter, dès leur retour, la réalisation de leur désir le plus cher. Tous vont lever le bras et frapper du genou la terre dure du village des Rochers. Ils vont danser le zeybek<sup>20</sup>...

Mais Sati n'ouvre pas la bouche. C'est pourtant la tradition, dans les montagnes... On répond aux mânis, on renvoie des vers... Hassan ne l'a-t-il pas troublée ? Possible...

Iraz n'y tient plus. Iraz est la voisine de Késimoglou, la fille unique de Sullu. Elle se glisse près de Sati et lorsqu'elle voit l'éclat de ses yeux, elle est rassurée. C'est fait... Sati est comme Hassan...

Elle la secoue :

— Allons ! Dis quelque chose... Réponds-lui donc !...

Facile à dire ! Mais demandez à Sati ce qu'elle en pense... Les vers qui depuis des milliers d'années sont devenus des chants d'amour sur les lèvres de milliers de jeunes filles, lui viennent à l'esprit, mais aucun ne lui plaît. Pour elle, Hassan a trouvé des mots tout nouveaux. La jeune fille qui sera sa fiancée doit chanter des mélodies toutes nouvelles. Voilà la raison de son silence... Sinon, comment résister à ces soupirs désespérés, à cet air malheureux, à ces regards brûlants lancés à chaque voyage ? Bien sûr qu'elle voudrait dire quelque chose ! Mais elle ne trouve rien digne de lui... En pleine chaleur du mois d'août, des tempêtes se déchaînent dans sa tête. Elle est prise dans un étau qui se resserre. Les autres coupeuses lui apportent les hottes qu'elles ont remplies afin que Hassan vienne les prendre à côté d'elle...

Le soleil déverse sur eux sa chaleur. De fines gouttes de sueur perlent sur leur front. La sécheresse marque leurs lèvres, mais une voix qui refuse de se taire, prolonge une plainte inlassable...

Les autres jeunes filles de la montagne soupirent, celles de la plaine aussi. Chacune noue et dénoue son tablier sur ses hanches comme pour dire : « Laisse-la donc et regarde moi !... »

Une lueur naît dans les yeux de Doudou. Sa bouche édentée remue. Elle supplie Dieu. « Dieu tout-puissant... Du côté du garçon, c'est fait. Attendris aussi le cœur de la fille. Rends-la amoureuse. Fais que leurs cœurs s'embrasent au point que Karaayakoglou ne puisse s'approcher de ce brasier...

Fais qu'il ne puisse s'en approcher et que cet amour finisse comme nous le souhaitons. Ne tarde pas, mon Dieu. Si la flamme de Hassan ne brûle pas Sati, le désir de l'agha se réalisera une fois de plus... Ne permets pas qu'elle appartienne à Halil Agha... Elle est pour mon fils. C'est lui qui la mérite...

Mais tu sais mieux que tout le monde ce qu'il faut faire. Il ne faut pas se mêler de tes affaires... Pourtant, nous sommes si nombreux à désirer cela de toutes nos forces ! Exauce-nous ! »

Puis elle encourage intérieurement Hassan. « Ne te lasse pas, mon garçon... Insiste... »

La peur a envahi le cœur de Sati. Si elle se tait, si elle continue de se taire, Hassan va faire pleurer toute la plaine. Lui qui connaît par cœur toutes les vieilles chansons d'amour, il est capable de les aligner d'un seul souffle... Il faut qu'elle se décide... On ne sait jamais !... Il pourrait perdre espoir, lui tourner le dos... Rien que d'y penser, elle devient folle...

Le voilà qui revient... Il s'approche si près qu'elle a l'impression que leurs haleines vont se confondre. Elle baisse la tête, prend son élan et entonne :

---

<sup>20</sup> Zeybek : a) Danse folklorique de la région égéenne. b) Bandit de grand chemin

Mon créateur a créé l'amour  
Et il l'a jeté dans le feu  
Il a attisé le feu un millier d'années  
Puis a remis l'amour dans le cœur de l'homme,

— Ouf !... dit Hassan. Et saisissant deux hottes dans la même main, il tourne autour de Sati comme un papillon de nuit, puis les charge sur ses épaules et se dirige en courant vers le chaudron de potasse... En chemin, il ne cesse de se répéter les paroles de sa bien-aimée.

Les vers qu'ils ont chantés circulent de bouche à oreille. Tous les habitants de la plaine en parlent. Sullu les observe longuement tous les deux puis s'approche de Doudou et lui dit : « Doudou, sœur aînée, ce soir, il faut que je te parle. » « Entendu » répond-elle. Elle ne tient plus en place. Si Sullu n'était pas venu lui parler de lui-même, elle avait l'intention de l'attraper au passage et de lui dire qu'il était le seul à pouvoir régler cette affaire...

Soudain, son cœur se serre. Ils sont en train d'agir de leur propre chef... Et Karaayakoglou n'a pas encore dit son dernier mot... Ils sont descendus dans la plaine peu de temps après la visite de Fadimè. Au cas où il aurait pris une décision, il n'aurait pas trouvé l'occasion de leur en faire part.

Il leur faut arranger ce mariage avant le retour au village sinon l'agha mettra des bâtons dans les roues... jouera un mauvais tour à Hassan afin de garder la fille pour lui...

On ne savait jamais avec Karaayakoglou ! Tantôt c'était une eau limpide dont on voyait le fond, tantôt une eau dormante qui s'enflait et débordait lorsqu'on y regardait de plus près, tantôt encore une tornade qui dévastait tout sur son passage puis se calmait et disait : « Allons... Prends deux sacs de blé et emporte-les. » Pourtant c'était un montagnard. Il aurait dû être comme la montagne, n'est-ce pas ? Mais cette règle n'était pas valable pour les Karaayak. Pas plus que les autres, d'ailleurs...

En montagne, on connaissait avec précision le lieu, l'heure et la date de ce qui allait arriver. Les Karaayak étaient exactement comme la plaine où l'on ne savait jamais s'il ferait froid ou chaud, où l'on ne pouvait prévoir ni le vent ni la pluie ni le soleil.

Doudou attendit le soir avec impatience. Lorsque Sullu donna enfin le signal du départ, elle se faufila près de lui. Il appela aussi Ali le Boiteux et les fit marcher sans prononcer un seul mot de tout le chemin. Lorsqu'ils arrivèrent au campement, il s'accroupit près de Kèsimoglou, commença par l'entretenir des vendanges en général, lui fit des compliments sur la manière de travailler de sa fille et enchaîna : « Il est temps de la marier... Après mûre réflexion, nous, les anciens, avons trouvé celui qui lui convient. Au nom de Dieu et de son Prophète, nous demandons ta fille en mariage. Évidemment, c'est à toi de décider. Mais si tu veux notre avis, tu ne trouveras pas meilleur gendre que Hassan L'Orphelin. Pour ce qui est de l'honnêteté et du courage, il est sans égal. Tu le connais aussi bien que nous. Il a grandi sous nos yeux... »

Kèsimoglou comprit soudain pourquoi sa fille était si fatiguée... Il n'y avait vu que du feu, n'avait absolument rien deviné... Étaient-ils tombés brusquement amoureux l'un de l'autre ou bien s'agissait-il d'un amour de longue date ? Hassan ne ferait pas un mauvais gendre... Sa fille était digne d'un agha, il est vrai, mais si ces deux enfants, ces deux jeunes cœurs brûlaient l'un pour l'autre, il n'avait rien à redire... Et même s'il n'avait pas été question d'amour, du moment que les trois personnes les plus respectables du village étaient venues le trouver, disant : « Voilà ce que nous avons décidé » il ne lui restait plus qu'à s'incliner...

Il baissa la tête. Il avait élevé une perle, mais n'avait pas connu les joies du père qui choisit son gendre en pesant le pour et le contre, en faisant la fine bouche. On le mettait devant le fait accompli. Il n'avait plus qu'une phrase à dire. Une phrase de trois mots : « Comme vous voulez... » Il la dit et ajouta « puisque vous trouvez que c'est bien... »

Les vieux se frottèrent les mains, le félicitèrent en lui donnant quelques tapes affectueuses dans le dos. Kèsimoglou avait gagné le gros lot... C'était un sage... Il avait choisi un gendre digne de lui... Ce qu'il fallait, c'était que Dieu rendît ces enfants heureux et leur permît de vieillir la tête sur le même traversin. La noce se ferait à l'automne, dès leur retour au village. Ce serait une fête à tout casser. Il verrait...

## Chapitre 3

---

Après avoir quitté Kèsimoglou, Sullu fit venir Hassan et lui exposa la situation. Il était fiancé à Sati. Désormais, il n'était plus seul. Il allait devenir un homme, l'homme d'un foyer. Dès leur retour au village, il devait construire une maison, un toit pour abriter sa femme. Il fallait que ce fût terminé avant la noce. Au besoin, les autres garçons du village lui donneraient un coup de main. Si tout le monde s'y mettait, il aurait fini à temps.

Hassan ne se sentait plus de joie. Les anciens du village des Rochers étaient des gens de cœur et de tête. Dès qu'ils avaient compris leur amour, ils les avaient fiancés. À mesure que les vendanges avançaient, ses chants devenaient plus gais, plus prometteurs.

Sullu ne le laissait pas souffler une minute. Même la nuit, il l'envoyait aider les vignerons à trier le raisin. Il faisait aussi travailler Sati et Kèsimoglou d'arrache-pied, afin qu'ils amassassent beaucoup d'argent et puissent faire la noce dont ils rêvaient.

Dans d'autres circonstances, les villageois auraient protesté. « Laisse-nous un peu de travail à nous aussi !... » auraient-ils dit à Sullu. Mais ils se taisaient. Au contraire, dès que Sullu semblait négliger Hassan, ils le rappelaient à l'ordre... Ils étaient prêts à tout pour faire plaisir à un orphelin. Ils désiraient de tout leur cœur l'union de ces deux êtres. Ils bouillaient d'impatience. Ali le Boiteux devait aller en ville faire des achats pour la noce. Cette fois, il emmènerait peut-être Hassan avec lui pour qu'il choisît la robe de mariée en velours rouge et les chaussures vernies. Mais ce n'était pas sûr... On ne savait jamais avec les anciens !

Il y avait aussi la question de l'agha. Sullu s'en chargea, non sans appréhension... Si Fadimè était venue chez Kèsimoglou, c'était que Halil Agha avait une idée derrière la tête. Comment passer outre ?... Il réfléchit et décida de tout mettre sur le compte de l'amour. L'amour était sacré dans la montagne. Karaayakoglou serait bien obligé de s'incliner.

La mort n'était rien pour un agha. Ce qui était insupportable, c'était de voir sa tribu se révolter. Halil n'ignorait pas cet état de choses. Si ses villageois réussissaient à vaincre une fois leur peur et lui désobéissaient, il perdrait tout son pouvoir. Les villageois n'auraient plus aucun respect à son égard. Il ne pourrait plus mener le village à la baguette. Il ne s'agissait d'ailleurs pas seulement des Rochers... Seize autres villages de montagne lui obéissaient au doigt et à l'œil... La suzeraineté n'était pas seulement une affaire d'argent et de biens. C'était avant tout une question d'autorité. Tout était dans la force des mots. Cette force perdue, ce serait fini. Les Karaayak deviendraient des gens ordinaires... Ils n'auraient plus qu'à faire leur balluchon et quitter Bozdag. Et ce n'était pas rien de perdre en un instant une suzeraineté qui durait depuis tant d'années...

Halil savait que l'essentiel était de ne pas en arriver là, aussi ne fit-il aucune objection lorsque Sullu lui annonça leurs projets. Il formula des vœux de bonheur tout en caressant sa moustache poivre et sel. « C'est moi qui ai élevé Hassan, dit-il, c'est à moi de danser le premier à ses noces et de payer tous les frais. »

Sullu rapporta la bonne nouvelle à Hassan qui se dirigea aussitôt vers la forêt. La hache sur l'épaule ; il marcha toute une journée... Il abattit les arbres les plus réguliers, les tailla de ses propres mains et fit plusieurs voyages pour les descendre sur son dos, jusqu'au village. Là, il rabota le bois, en fît des pieux, des poutres, des travées.

Il alla ensuite chercher de la paille, amassa de la terre, les mélangea, ajouta de l'eau et obtint de la boue qu'il remua longuement, enfoncé dedans jusqu'aux genoux.

On vint l'aider. Ses camarades du même âge voulurent tous lui donner un coup de main. Ses frères désiraient contribuer à son bonheur. Il les renvoya. Il voulait tout faire lui-même. Il voulait que ce fût entièrement son œuvre. Ils s'en allèrent sans répliquer.

Hassan avait raison. N'importe qui aurait agi comme lui, n'importe qui aurait voulu construire à la sueur de son front chaque parcelle de la maison qui devait être celle de Sati...

Il dressa les colombages dans le terrain vague situé juste en face de chez sa grand-mère Doudou et éleva les murs en faisant couler de la boue. Pour que la maison fût bien aérée, il ouvrit une porte sur le devant et deux petites fenêtres carrées sur les côtés.

Donnant plus d'épaisseur au mur du fond, il y creusa un foyer et tout près, une large cavité destinée à servir de garde-manger. Ainsi, la farine et le tarhana ne prendraient pas l'humidité.

Il attendit que les murs fussent secs, aligna les poutres du plafond et les recouvrit de planches sur lesquelles il commença à faire couler de la boue mélangée de sel. Le sel durcit la terre et empêche la pluie de s'infiltrer.

Quand on en est au toit, la maison est presque terminée. L'automne est la saison des noces. Les villageois font leurs préparatifs. Tandis qu'il étale la dernière couche de boue, Hassan ne se tient plus de joie. Pieds et torse nu, un sac en poils de chèvre sur le dos, il va et vient sur l'échelle qu'il a fabriquée lui-même. Il chante les vieux chants de Bozdag. Sa joie résonne sur le flanc des montagnes. De fines gouttes de sueur recouvrent son corps. Sa poitrine s'élargit à chaque fois qu'il respire.

Il sera bientôt midi...

Hurmuz, la femme de Youssouf fils de Sédir a préparé le repas. Son mari va bientôt sortir de la mosquée et se précipiter à table. Quenouille en main, elle est assise sur le pas de sa porte. Elle file la laine tout en bavardant avec Hassan.

Celui-ci ne s'arrête pas pour autant. Il lui répond tout en continuant d'aller et venir sur son échelle. Il pile la boue pour qu'elle ne laisse passer ni la pluie ni la neige de la montagne. Hurmuz le conseille :

— Repose-toi un peu, mon garçon ! Tu vas tomber malade !

— Je n'en ai plus pour longtemps, tante Hurmuz. Je me reposerai quand tout sera fini.

— Tu crois ça...

— Pourquoi pas ? Nous avons un long hiver devant nous...

— Oui, mais l'hiver, c'est pour nous, les vieux... Toi qui prends la plus belle perdrix de toute la contrée, comment veux-tu te reposer ?...

Hassan a honte. Entendant prononcer le nom de Sati, il se tait et frappe encore plus fort son pilon sur la boue.

Hurmuz dit vrai. Dans la maison neuve, il va rester en tête à tête avec sa Sati... Ils vont vivre ainsi tout un hiver, toute une vie... Qui parle de repos ?... Peut-il envisager un seul instant de se reposer dans la plénitude du bonheur qui l'attend ?...

— Tu ne dis rien, Hassan... insiste Hurmuz. On dirait que tu es de mon avis.

— Que veux-tu que je dise, tante Hurmuz...

— Ne dis rien, mon garçon. Moi, je comprends tout...

Et la conversation glisse vers la jeunesse de Hurmuz et celle de la mère de Hassan. Dans l'espoir de revivre, Hurmuz évoque le temps passé et, s'efforçant d'unir la veille au lendemain, Hassan enduit le toit de boue.

\*

\*\*

En préparant le repas de son père, Sati se rend compte qu'il ne lui reste plus d'eau. Elle doit descendre en chercher à la source. Elle s'empare de la cruche en bois de sapin que son père a taillé de ses propres mains et sur laquelle il a sculpté deux oiseaux afin qu'elle soit plus légère... Comme il a bien fait... On dirait que ce sont ces oiseaux aux ailes déployées qui la portent de la maison à la source, de la source à la maison.

Au coin de chez les Sédir, elle s'arrête et contemple Hassan qui s'affaire autour de la construction. Elle en est bouleversée. Comme il se donne de la peine... Comme il travaille dur... La boue se mêle à la sueur de son corps, mais il n'y prend pas garde. Et s'il tombait et se faisait du mal ?...

Comme il est fort !... Avec quelle aisance il soulève l'énorme sac de boue !... Qui sait combien son amour est grand ! Vivement que les travaux soient terminés et que la noce ait lieu ! Vivement qu'elle puisse rester seule avec son mari, loin du monde entier... Ce doit être cela le bonheur...

Hurmuz s'est tue. Ses mains habiles filent la laine. Hassan se remet à chanter. Mais cette fois, il décrit ce qu'il fait. Sa voix poignante s'élève par vague dans la fraîcheur automnale et devient un lasso qui s'enroule autour des jambes de Sati.

« J'ai mis la paille, j'ai ajouté le sel et mon amour a embrasé l'univers. » Puis il fait parler les murs... Et à mesure que les murs s'élèvent, s'élève une flamme dans le cœur de Sati.

Elle prend la cruche dans ses bras et la presse contre elle de toutes ses forces, avec la nostalgie de son fiancé. On dirait qu'il a deviné sa présence... Tous ses chants parlent d'elle, du lendemain et de leur union...

Hurmuz s'étonne que Hassan ait changé de répertoire. Elle regarde autour d'elle et aperçoit tout à coup Sati. Il a dû la voir aussi. Mais non !... Impossible. Elle se cache dans l'ombre de leur maison. Doudou a raison : ce garçon a une force en lui, une intuition qui lui permet de voir ce qui se passe derrière son dos... Oui, mais Sati a bien mal choisi son moment pour épier son amoureux... Youssouf et son ami Mistan qui habite en face vont bientôt sortir de la mosquée. S'ils la surprennent en train de guetter Hassan, ils vont la blâmer... Et si la chose va aux oreilles de Késimoglou, cela risque de mal aller...

Une jeune fille ne doit pas observer ainsi son fiancé. C'est contraire aux traditions. Elle doit se sauver. Aussi dévorante que soit sa flamme, elle n'a pas le droit de s'afficher comme cela, le long d'un mur...

Hurmuz, elle, ne la blâme pas... Loin de là... Que de fois elle a guetté ainsi son Youssouf, pendant ses fiançailles ! Que de fois elle s'est cachée dans les coins, espérant l'apercevoir ! Mais elle doit faire son devoir d'aînée et ramener Sati à la réalité avant qu'il ne soit trop tard.

— Psitt !... dit-elle à voix basse. Sati regarde autour d'elle d'un air égaré. Apercevant la tête d'Hurmuz, elle reprend ses esprits. La cruche lui échappe des mains. Elle la ramasse, fait quelques pas, concentre toutes ses forces dans ses jambes, et s'enfuit vers la source.

Une flamme inextinguible lui brûle la poitrine. Près de la source, un des vers chantés par Hassan lui revient à l'esprit : « J'ai élevé quatre murs, pour ma bien-aimée. J'en ai élevé quatre... » Mais voyons !... C'est à elle d'orner l'intérieur de leur maison !... Elle n'y avait jamais pensé ! Elle a bien un lit et une couverture en poils de chèvre, mais cela ne suffit pas ! Elle sait ce qu'elle va faire...

Depuis la mort de sa mère, le métier à tisser dort dans un coin de la maison. Kèsimoglou ne l'a pas démonté. Il l'a gardé tel quel, comme un temple. Elle pénètre parfois dans la pièce où il se trouve et joue avec les maillons et le peigne. Il est temps qu'elle se mette à l'ouvrage. Il lui faut tisser un kilim, un kilim devant lequel tout le monde sera en admiration.

\*

\*\*

Tout comme Hassan avait fait parler les montagnes à travers ses chants, Sati fit parler le kilim à travers les motifs qu'elle composa. Elle se mit au travail dès son retour de la source. Elle demanda à son père de battre toute la laine laissée par sa mère et la fila une première fois. Elle fit faire des couleurs avec des racines d'arbre par sa tante Doudou, teignit la laine et la fila de nouveau.

Elle fixa parallèlement sur le métier les fils destinés à la chaîne, les carda, passa la laine de couleur dans les navettes. Elle travailla jour et nuit, comme Hassan.

Ne voyant plus Sati se promener dans le village, Iraz vint prendre de ses nouvelles. « Voilà bien longtemps que Sati n'est pas sortie, il faut que j'aille voir ce qu'elle devient » s'était-elle dit.

Lorsqu'elle entra, un flot de lumière venant d'une ouverture sur le côté tombait sur le kilim. Et sous cette lumière, on pouvait voir l'herbe onduler et les fleurs s'ouvrir... Sur les herbes vertes, il y avait un gros bouquet. De la marguerite au coquelicot, toutes les fleurs des montagnes s'y entrelaçaient, en une grande harmonie. On distinguait ensuite deux becs d'oiseaux. Il était déjà visible que ces oiseaux ne ressembleraient à aucun de ceux que connaissaient les montagnards. C'étaient des becs recourbés, brillants et jaunes. « Ce ne sont pas des pigeons, encore moins des perdrix, seraient-ce des aigles ? se demanda Iraz. Mais que chercheraient des aigles sur un kilim d'amour ? Qu'est-ce donc alors ?... »

Elle n'osa pas le demander, tant Sati était absorbée par son travail. Elle passait les navettes et cardait sans cesse la laine... À chaque passage du peigne naissait une histoire toute nouvelle, complètement différente de la précédente. Iraz demeura à la regarder. Elle était comme charmée. Elle avait les yeux fixés sur les motifs chargés de sens qui jouaient et s'animaient sous le torrent de lumière.

Elle n'aurait su dire combien de temps elle resta là. Entendant pleurer son benjamin, elle sursauta et s'éloigna tout doucement sur la pointe des pieds.

Elle avait perdu l'usage de la parole. Elle était stupéfaite, non pas de voir Sati tisser un kilim, c'était une des choses que les villageoises apprenaient dès leur naissance, mais de la voir tisser une telle légende. Si elle ne l'avait pas vu de ses propres yeux, elle n'aurait pas cru que c'était son œuvre.

Il y avait des kilims vieux de plusieurs centaines d'années, des kilims datant de l'époque du nomadisme, du temps où leur village n'existait pas. À ce moment-là, l'amour était quelque chose de plus sacré encore et les jeunes fiancés composaient des motifs plus difficiles. Aucun, cependant, n'était comparable à celui de Sati. Cela ne s'était jamais vu.

Les autres jeunes villageoises devaient venir apprendre comment un amour s'animaient sur un métier à tisser. Un jour ou l'autre, ce serait à leur tour d'aimer. Et elles s'exprimeraient par des motifs décoratifs. Leur amour prendrait la forme de chaussettes multicolores, de kilims, et même de couverture en poils de chèvre...

Iraz était revenue à la réalité. Elle consola son fils et fit le tour du village en racontant ce qu'elle avait vu. « Allons ! dit-elle. Que les plus savantes d'entre vous viennent découvrir le sens de cette histoire et qu'un nouveau conte chante à nos oreilles. Venez résoudre cette énigme. »

Doudou hocha la tête d'un air sceptique. « La voilà qui porte aux nues un malheureux kilim ! Comme si cela valait la peine ! Sati ne fait que son devoir, après tout... Elle doit tout simplement modifier, selon son cœur, les courbes et les couleurs de motifs existant depuis des milliers d'années. »

Elle se trompait. Lorsqu'elle vit le kilim, elle se rendit compte de son erreur. C'était la première fois qu'elle voyait ce motif. Les autres villageoises pouvaient s'extasier à leur aise : même Doudou était restée stupéfaite... Chacune, jeune ou vieille, en chercha le secret et le découvrit selon son intelligence et la grandeur de son cœur. Puis tout ce qu'elles avaient dit fut mis bout à bout et se répandit dans la montagne sous forme de légende...

Lorsque la noce fut proche, les jeunes filles du village qui étaient restées près du kilim jusqu'à ce qu'il fût terminé l'emportèrent et l'étendirent dans la nouvelle maison. Celle-ci était plus belle qu'elles ne l'avaient espéré. Une odeur de terre fraîche s'en exhalait.

Karaayakoglou envoya des présents dignes d'un agha. « J'assisterai à la noce, dit-il. Je montrerai de quoi est capable un agha. Puisqu'ils brûlent d'un tel amour, je veux les aider. Que tout soit fait selon la grandeur des traditions de l'amour dans la montagne. S'il manque quelque chose, c'est à vous les vieux, que je demanderai des comptes. Sachez-le. Dites-moi ce

dont vous avez besoin pour le repas de noces. Mes granges sont à votre disposition. Je ne lésine pas devant l'amour... »

Les villageois se réjouirent encore davantage. On avait beau dire, Karaayakoglou était un agha... Ils l'avaient accusé injustement... Il avait suffi qu'il envoyât sa Fadimè chez Sati pour qu'ils se méfiassent de lui... Il faisait pourtant tout pour eux, le brave homme... Il leur fallait demander pardon à Dieu de l'avoir mal jugé, et faire des prières supplémentaires pour se purifier de leur péché...

\*

\*\*

En réalité, Karaayakoglou ne tenait plus en place. Il n'arrivait pas à oublier le tour que lui avait joué Hassan. Il voulait se venger. Tout le village le regardait en riant sous cape...

Ah ! Il aurait bien su comment la reprendre, Sati, s'il n'y avait pas eu d'amour dans l'affaire. Mais pour le moment, il devait faire son devoir d'agha et les aider. Il allait envoyer son intendant à Derbent chercher Dello, le joueur de zourna<sup>21</sup> et le joueur de grosse caisse. Il voulait faire une fête extraordinaire. Il fallait que les paysans des autres villages disent : « Voilà un agha généreux que le nôtre ! L'histoire d'amour qu'on lui a racontée l'a bouleversé et il a ouvert en grand les portes de sa demeure et de ses granges... »

Ensuite...

Ensuite, lui seul savait ce qui arriverait. Lui seul et Dieu...

S'il n'avait pas envoyé Fadimè chez Késimoglou, il n'aurait pas bougé le petit doigt. Maintenant, il était obligé de faire les choses en grand, sinon on l'accuserait d'être jaloux. On dirait qu'un agha tout puissant était jaloux de son affranchi...

Et pourtant, c'était vrai. Il était jaloux. Hassan n'était pas capable d'apprécier Sati à sa juste valeur, de la rendre heureuse. C'était un homme expérimenté qu'il lui fallait. Un homme comme lui... Quelqu'un de riche, pour qu'elle ne se fatiguât pas, ne vieillît pas avant l'âge... Elle ne devait pas salir ses mains teintes au henné. Le bonheur, elle ne pouvait le trouver que dans sa demeure.

« Sati est encore trop jeune. On verra au printemps prochain. », avait dit Fadimè en revenant de chez Késimoglou. Il l'avait écoutée et Sati lui avait échappé. S'il l'avait demandée en mariage à l'époque, il y avait belle lurette qu'elle aurait été à lui... Maintenant, il était forcé de cacher ses sentiments et de suivre le chemin tracé par Dieu.

Mais elle ne perdait rien pour attendre... Un jour, il aurait son mot à dire. Il leur montrerait de quel bois il se chauffait... Aussi bien à Hassan qu'à Sati...

La noce commença près de la source, à l'entrée du village. Dello, le joueur de zourna, fit signe au joueur de grosse caisse de commencer et, soufflant de toutes ses forces dans l'instrument, il exécuta des airs pleins d'espoir et de joie. Les jeunes allèrent à sa rencontre et revinrent en dansant vers le village. La baguette de la grosse caisse marquait la cadence. Les vieux s'étaient rangés sur le bord du chemin. Ils regardaient les joues de Dello qui mêlaient à l'air le son aigu et perçant de la zourna. « Ce n'est pas une bouche qu'il a, pensaient-ils. C'est un soufflet de forgeron. Ses joues ne retombent jamais, elles sont toujours gonflées. On dirait qu'il ne respire pas ou plutôt qu'il aspire l'air par ailleurs et le rejette par la bouche... »

Les vieilles se réunirent pour remettre du henné sur les mains et les cheveux de Sati. Halil Agha avait envoyé sa Fadimè pour les diriger. Le henné était de la même couleur que la robe de mariée en velours. On prépara un voile. Mille grâces pendaient de chacune de ses franges. On récita des mânis chargés de sous-entendus et de taquineries à propos des belles-mères et des belles-sœurs. Mais tout cela n'avait aucun sens pour Sati. C'étaient les traditions. Il fut aussi question de séparation. De qui allait-elle se séparer ? De son père, uniquement. Et

---

<sup>21</sup> Zourna : Instrument à vent.

encore ! Ils devaient habiter à deux pas l'un de l'autre. Ils prendraient leurs repas ensemble et elle continuerait à lui laver son linge. On ne pouvait appeler cela une séparation...

Tandis que les femmes, vieilles et jeunes, s'occupaient de Sati, les hommes s'efforçaient d'allumer un feu de camp sur la place du village. Karaayakoglou allait offrir à manger à tout le monde. Un repas offert par Karaayakoglou... Ils en avaient déjà l'eau à la bouche. Ils avaient vu ce que c'était au mariage de son fils aîné Mourat, de son cadet Tahir et de sa fille Nouriyè. Les plus âgés se souvenaient même de la noce de Halil Agha lui-même. Les Karaayak n'avaient pas leur pareil pour dresser une table copieuse... Et ils étaient les seuls à pouvoir le faire...

Doudou et Iraz s'enfermèrent dans la cuisine de Kèsimoglou, Mourtaza, l'intendant de Karaayakoglou, leur apporta tout ce qu'elles voulaient. Halil Agha fit tuer trois moutons afin que chaque invité pût manger du puryan<sup>22</sup>. Puisqu'un tel amour ne se rencontrait qu'une fois tous les cent ans, il ne voulait pas laisser échapper l'occasion de gagner son paradis en faisant tout pour le mieux...

Quand on a de la viande, le reste est facile. Doudou et Iraz préparèrent les puryans, firent des fritures, des légumes et des plats en sauce. L'odeur de la soupe au thym propre au repas de noces s'échappa de la marmite. Elles alignèrent les mets qui étaient prêts. Les hommes commencèrent à attendre Halil Agha qui devait présider le festin.

Bien qu'il eût rangé sa zourna dans un coin, Dello continuait d'agiter les doigts. Le joueur de grosse caisse avait posé son instrument près du feu pour qu'il perdît toute humidité et grondât encore plus fort.

Les femmes mangèrent de bonne heure. Elles n'eurent pas besoin d'attendre leur patronne : Fadimè était parmi elles. Elle leur fit signe de s'asseoir. Doudou appela à la cuisine Doursoun fils d'Adsiz et Salih fils de Timour. Elle les fit manger. C'étaient eux qui devaient servir les hommes. Ils allaient distribuer de l'eau et du pain à ceux qui en voulaient et emporter les marmites de cuivre, lorsqu'elles seraient vides.

Karaayakoglou fit son apparition au moment où les flammes du feu de camp s'élevaient à hauteur des toits. Doursoun et Salih s'esquivèrent aussitôt pour aller dresser la table chez Youssouf fils de Sédir. C'était là que les hommes devaient manger.

Halil Agha s'assit en tailleur dans un coin. Il fit asseoir Sullu à sa droite et Kèsimoglou à sa gauche. Puis, d'Ali le Boîteux à l'intendant Mourtaza, tous les vieux formèrent un cercle autour de la table. Karaayakoglou avança sa cuillère en bois vers la soupe au thym, et les autres cuillères commencèrent à aller et venir.

La soupe terminée vinrent le gueuvètch<sup>23</sup>, les cornes grecques, les puryans, le kèchkèk<sup>24</sup>, les courgettes, les compotes, les beurèks<sup>25</sup>, et les baklavas<sup>26</sup>... On vida l'une après l'autre les cruches d'aïran, Doursoun et Salih ne s'arrêtèrent pas une minute... De l'aïran, de l'eau, des légumes, de la viande...

Doudou surprit Hassan à l'ombre de sa maison. Puisqu'il n'avait pas le droit de s'asseoir à table, il devait au moins avaler quelques bouchées debout sinon, le soir, il aurait faim et, comme dit le proverbe : « Ours affamé n'a point la force de danser... »

La fête, c'était en effet pour les adultes et les enfants. Le marié ne participait pas aux réjouissances ! Il se contentait de danser quand on l'en priait et de grignoter du bout des dents, quand on l'invitait à venir s'asseoir à une table. Et encore ! À condition qu'il n'y eût pas de

---

<sup>22</sup> Puryan : Mouton rôti à la broche

<sup>23</sup> Gueuvètch : Viande cuite dans une marmite en terre.

<sup>24</sup> Kèchkék : Gruaux de blé bouillis avec de la viande d'agneau coupée en petits morceaux.

<sup>25</sup> Beurèk : Sorte de pâté en croûte qui peut être fourré de viande ou de fromage.

<sup>26</sup> Baklava : Douceurs turques.

jeunes gens de son âge à cette table... Ces derniers, en effet, ne rataient pas l'occasion de le bourrer de coups de poing... C'était leur manière de fêter l'événement.

Le repas terminé, les airs de Dello résonnèrent à nouveau dans tout Bozdag. Les flammes s'élevèrent à perte de vue au rythme de la musique.

« Hassan est à nous tous, dit Halil Agha. Sa noce est aussi la nôtre. C'est l'orphelin du village. Je vais danser le premier, selon les traditions de la suzeraineté. Allons, les vieux ! Suivez-moi ! » Il entra en sautant dans la clarté du feu et, toujours en sautant, se mit à tourner autour des grosses bûches. Chaque fois qu'il passait devant les anciens, il en attirait un dans la danse. L'enthousiasme de Dello redoubla... Un agha dansait au rythme de sa zourna. Il tournait avec la légèreté d'un jeune homme. Seuls les jeunes gens étaient capables de danser ainsi le zeybek, de lancer si aisément le pied en avant après l'avoir levé à hauteur du genou et de sauter sur une jambe avec autant d'agilité. Qui sait quel pourboire il lui réservait ! S'il dansait avec autant d'entrain, c'était qu'il était content de lui... Et lorsqu'ils étaient contents, les Karaayaks ne lésinaient pas sur l'argent...

Des prières de reconnaissance sur les lèvres, Sullu observe la joie de ses villageois... Tous, en commençant par l'agha dont ils ont dit tant de mal, se divertissent fraternellement autour des flammes. Le joueur de grosse caisse est au comble de l'enthousiasme. Il se tord et saute sur un pied en ployant le buste vers l'avant, à l'image des danseurs. Il fléchit les genoux, se renverse en arrière et frôle le sol de sa tête. On dirait qu'il frappe la baguette sur son ventre et non plus sur son instrument.

De fines gouttes de sueur perlent sur le corps des danseurs. Leurs bras dessinent des ombres dans la rougeur des flammes. La zourna se fait de plus en plus perçante. Le rythme de la grosse caisse s'accélère. Le lent, l'imposant, le calme et résolu zeybek semble conter une nouvelle légende. On dirait qu'il répète la fuite éperdue du bandit avant son départ du maquis, avant la paix, sa rencontre inattendue avec les gendarmes alors qu'il franchissait les montagnes pour aller rejoindre sa bien-aimée au bord d'une source. Le combat va commencer. Les sons qui s'échappent de la zourna ressemblent à des cris de guerre et la grosse caisse bat comme pour transmettre un ordre...

Les vieux dansèrent jusqu'à n'en plus pouvoir, ou plutôt jusqu'à ce que Karaayakoglou n'en pût plus... Ils cédèrent la place aux jeunes. La fête était commencée, c'étaient à ces derniers de la prolonger. L'agha avait fait son devoir de suzerain, il avait pris part à la joie de ses villageois et de son orphelin. Ils s'éloignèrent par petits groupes, comme des ombres, firent leurs ablutions avec l'eau de la grande jarre qui se trouvait près de chez Doudou et se dirigèrent vers la mosquée.

À mi-chemin, Sullu s'arrêta. « Marchez devant, » dit-il. Puis il se pencha, feignit de remonter ses chaussettes et fit un signe à Ilyas fils de Mirmir.

Ilyas s'approcha de Hassan et lui parla à voix basse... Après la prière, ils allaient se rendre dans sa nouvelle maison.

C'était là que devait l'attendre Sati. Ensuite...

\*

\*\*

De même qu'elles avaient paré Sati, les femmes du village transformèrent la nouvelle maison en chambre nuptiale. Elles allumèrent un bon feu, étendirent le lit juste au milieu de la pièce, posèrent un traversin à la tête et le recouvrirent d'une couverture de satin brodé. Ensuite, elles plièrent en quatre le tapis de prière, le placèrent dans la direction de la Mecque et quittèrent la pièce une à une, sauf Iraz. Iraz avait été désignée comme yengué<sup>27</sup>...

Elle raconta à Sati ce qui allait se passer. Elle lui dit de ne rien craindre. C'était la première fois que sa respiration allait se confondre avec celle d'un étranger, la première fois

---

<sup>27</sup> Yengué : Femme chargée d'instruire la jeune mariée sur ce qui doit se passer la nuit de noces.

qu'elle allait se trouver tout près d'un homme. Elle aurait peut-être peur. C'était normal. Cela ne ressemblait ni à l'amitié précédant les fiançailles ni aux fiançailles elles-mêmes. Si l'on représentait le bonheur de toute une vie sous forme d'une échelle, cette nuit en était le premier échelon. Mais cet échelon était si difficile à franchir que seules les jeunes filles qui avaient bien écouté et retenu les explications de leur yengué pouvaient atteindre ce bonheur. Elle devait bien prêter l'oreille...

Mais Sati en était incapable...

Elle n'arrivait pas à comprendre ce qu'on lui disait. Les mots résonnaient et se perdaient dans le tulle de son voile. Iraz parlait, parlait... mais sa tête bourdonnait de plus en plus fort. Elle pensait à son Hassan et imaginait cette nuit où, pour la première fois, elle resterait tête à tête avec lui. Les mots perdaient leur pouvoir. Elle était complètement absorbée par ses pensées.

Des pas s'arrêtèrent devant la maison. La prière du soir était terminée. Des bruits imprécis résonnèrent dans les oreilles de Sati. Sullu entonna une longue prière. Iraz la tira par le bras jusque derrière la porte. L'attente commença...

Dehors, les villageois donnèrent bientôt des signes d'impatience « Sullu ne rate jamais l'occasion de faire poireauter les gens debout !... Il n'en finit pas... » se disaient-ils intérieurement.

Enfin, Sullu se tut. Il promena ses mains sur son visage et sa barbe blanche puis se tourna vers Hassan :

— Hassan, fils de L'Orphelin, au nom de Dieu et de son Prophète, acceptes-tu de prendre pour épouse Sati fille de Kèsim ?

— J'accepte...

— Tout le monde a entendu ?

— Oui...

— Moi aussi...

Appuyant ensuite la bouche contre la fente de la porte, il dit :

— Sati, fille de Kèsim. Au nom de Dieu et de son Prophète, acceptes-tu de prendre pour époux Hassan, fils de L'Orphelin, devant les témoins ici présents ?

— .....

Pas de réponse... Sullu renouvela deux fois sa question. Toujours pas de réponse. Hassan fit passer tout le poids de son corps d'un pied sur l'autre. Les villageois tendirent l'oreille vers la porte. Il y eut un remous...

Sati avait perdu l'usage de la parole. Elle n'avait plus aucun rapport avec la réalité. Les explications d'Iraz et ce qui se passait derrière la porte l'avaient étourdie comme un puissant écho et l'empêchaient de réfléchir. Elle ne se rappelait ni ce qu'avait demandé Sullu, ni ce qu'avait dit Iraz. Elle était assommée, pétrifiée...

Iraz n'en revenait pas. Elle s'affola... Sati regrettait-elle ce qu'elle avait fait ? Elle avait maintes fois joué le rôle de yengué, mais il ne lui était jamais arrivé quelque chose de semblable. Les hommes étaient à bout de patience et Sati n'ouvrait toujours pas la bouche...

Elle la secoua.

Dis : « j'accepte ». Allons vite ! Dis : « j'accepte... »

Sati répéta machinalement les paroles d'Iraz. De l'autre côté de la porte, on entendit un immense soupir de soulagement. Les villageois étaient rassurés. Les pieds de Hassan ne touchaient plus terre tant on le serrait de près. Sullu tendit les mains vers le ciel et dit :

— Je vous marie, sous réserve que Hassan donne une pièce d'or à l'avance et trois autres pour la suite<sup>28</sup>. Dieu bénisse vos noces...

---

<sup>28</sup> Pièce d'or : Dans les mariages traditionnels musulmans, l'homme doit donner une certaine somme d'argent à la femme afin de garantir son avenir en cas de divorce.

Tous les poings se levèrent et s'abattirent sur le dos de Hassan en même temps qu'on lui criait : « Allez ! Vas-y... »

Hassan tenta d'enfoncer la porte... qui résista...

Les poings se levèrent de nouveau.

Hassan se rua encore une fois sur la porte. En vain. Il la souleva alors de l'épaule et la renversa. Sati et Iraz tombèrent à la renverse. Dans l'embrasure de la porte, les villageois restèrent interdits, poing en l'air, ne sachant s'ils devaient se moquer ou non. « Que Dieu le garde ! » dirent-ils enfin « que Dieu le garde ! Il a réussi à enfoncer la porte... »

Iraz regarda un instant l'assemblée prête à frapper puis ramenant les pieds sous son corps, elle se releva, tira la porte derrière elle et céda sa place de gardienne à Ilyas fils de Mirmir. Celui-ci déchira prestement un morceau de sa ceinture et attacha l'anneau de la porte à celui de l'encadrement.

Dès que la porte se referma derrière lui, Hassan se pencha vers Sati, lui prit les mains pour l'aider à se relever. Dans l'âtre, une grosse bûche éclairait l'intérieur de la chambre. Hassan souleva le voile. Le visage rose de Sati qui formait un contraste avec le noir de ses sourcils enduits de khôl, brilla comme la lune. Ses yeux s'illuminèrent. Ils avaient le même éclat que ceux de Hassan.

En tombant, sa coiffe avait glissé sur le côté et ses cheveux s'étaient répandus sur ses épaules. La lueur rougeâtre de la bûche s'y reflétait, leur donnant une nuance argentée. Hassan les remit en ordre, les caressa et respira l'odeur de ses mains. Mêlant leur haleine brûlante, ils se regardèrent de nouveau comme pour apaiser une vieille nostalgie. Hassan tendit les mains puis, se ravisant, il serra les poings, se détourna lentement et étendit sur le sol le tapis de prière.

Sati se plaça à un pas de lui. Il mit le pouce derrière le lobe de ses oreilles. Elle leva les mains à hauteur des épaules. « Gloire à Dieu » dirent-ils l'un après l'autre...

Et ils commencèrent la prière de la nuit de noces.

Hassan remuait imperceptiblement les lèvres. Sati s'était glissée entre ses yeux et ses paupières et n'en bougeait pas. Il voulait penser à Dieu et le remercier de les avoir unis. Il voulait s'acquitter de sa dette en se donnant corps et âme à cette prière, mais c'était impossible.

Sati est là... Tout près... Juste derrière lui. S'il ne craignait pas d'annuler sa prière en tendant la main vers elle, il pourrait la toucher. Tout cela, c'est parce que Dieu l'a voulu... parce qu'il en a décidé ainsi... Mais il n'arrive pas à diriger ses pensées vers lui. Les sourcils noirs et réunis au milieu du front de Sati, le reflet de ses joues vermeilles et, surtout, l'éclat de son regard, sont sans cesse présents devant ses yeux. Nostalgie brûlante impossible à apaiser...

Il secoue la tête dans l'espoir d'éloigner cette vision, essaie de se concentrer, mais quelques secondes plus tard, ne sait de nouveau plus où il en est. Il recommence, s'embrouille encore... S'il réussissait une bonne fois à ne penser qu'à Dieu, il aurait pourtant vite fini...

La prière de la nuit de noces ne comprend que deux parties, mais Sati n'a jamais fait de prière aussi longue... Même la prière nocturne du ramadan lui semblait plus courte. Pourtant Sullu a vieilli. Il fait tirer les prières en longueur, croyant ainsi réduire le nombre de génuflexions...

Hassan fait un ultime effort et termine sa prière. Ses gestes sont dictés par l'habitude. Levant les mains vers le ciel, il fait part de sa joie à son Dieu...

« Mon Dieu, dit-il, mon Dieu, c'est à ta grandeur que je dois ce bonheur. Je me suis épris de Sati. La flamme qui était en moi me dévorait tout entier. Tu m'as accordé son cœur, et toute la nature, et toutes les créatures nous sont venues en aide. Nous nous sommes mariés... Elle n'a pas été Elif ni moi Karadjaoglan, elle n'a pas été Chirin ni moi Ferhat, elle

n'a pas été Zuleyha ni moi Youssouf<sup>29</sup>. Nous ne nous sommes pas cherchés par monts et par vaux en chantant des chants d'amour. Nous n'avons pas erré de village en tribu, mais crois-moi, mon Dieu, notre cœur est aussi généreux que le leur, notre flamme aussi consumante. Fais que nous soyons toujours heureux. Permits-moi de finir mes jours près de la beauté inaltérable de ma Sati. Amen... »

« Amen, » répéta Sati derrière son mari. Elle passa ses mains sur son visage et se retrouva brusquement les joues dans les larges paumes de Hassan, qui lui retira son voile de mariée, lui ôta sa coiffe de sur ses cheveux couleur de flamme pour en respirer le parfum. Son haleine était brûlante comme la lave d'un volcan. De fines gouttes de sueur perlèrent à la racine des cheveux de Sati. Une odeur de printemps s'exhala. Une odeur de terre qui s'éveille à la fin de l'hiver, emplît les narines de Hassan.

Tenant le visage de Sati d'une main, il roula le tapis de prière de l'autre puis commença à déboutonner la robe de mariée brodée au fil d'or.

À chaque bouton, la peau rose et blanche de Sati apparaissait un peu plus. L'odeur de cette terre fertile se faisait plus dense ; plus pénétrante et elle effleurait les narines de Hassan. Ses mains tremblaient, s'affolaient de crainte de ne pas arriver à leur but.

Tous les boutons étaient détachés. La robe de mariée tomba sur les genoux de Sati. Hassan enfouit la tête dans le creux de son épaule, promena son visage fraîchement rasé sur sa poitrine. Son souffle brûlant augmenta la fièvre du corps de Sati. Voilà bien longtemps qu'elle avait oublié les paroles d'Iraz...

Elle agissait désormais selon son instinct. Elle se laissa glisser. Les bras vigoureux de Hassan la saisirent et la soulevèrent. Sa robe jonchait le sol. Partagée entre la honte d'être nue et la joie qui montait en elle, elle se débattit un instant dans la lumière de la bûche puis s'allongea sur le lit.

Hassan retira, ou plutôt, arracha ses vêtements. Il jeta au hasard sa chemise neuve, son gilet, son pantalon. Sa Sati l'attendait, bras tendus...

Lorsqu'ils se rejoignirent sous la couverture, Sati serra son mari de toute la force de ses bras. Se rappelant tout à coup les paroles d'Iraz, elle se blottit toute chaude contre lui. Comme Iraz le lui avait dit. « Blottis-toi contre ton mari... Le reste, c'est son affaire... Ilyas lui a tout raconté en détail. Il est au courant. Il fera le nécessaire. N'aie pas peur... »

Peur ?...

Sati n'a pas la moindre peur. Au contraire... Elle est aimante... chaude...

Sentant craquer ses os sous le poids de Hassan, elle s'enfonça dans un monde merveilleux dont Iraz ne lui a pas parlé...

Quand, après un dernier éclat, la bûche s'éteint en dégageant une fumée noire, Sati abandonne derrière elle la jeune fille amoureuse qu'elle était. Aussi apaisée qu'une terre ensemencée, elle se laisse aller à la douceur d'un profond sommeil. Dans la lumière qui se meurt, les yeux de Hassan s'arrêtent sur la trace de sang qui marque le drap. Luttant contre l'envie de dormir, il se lève, enfila son pantalon, s'empare du fusil qui est appuyé au fond de la niche creusée dans le mur et, d'un pas ferme, se dirige vers la porte.

\*

\*\*

Contemplant les ténèbres de plus en plus épaisses de la nuit, Ilyas faisait les cent pas autour de la maison afin d'empêcher quiconque d'approcher. C'était le devoir du saditch<sup>30</sup>. Il était chargé de protéger les nouveaux mariés. Il attendait. Juste comme il se trouvait derrière la maison, un coup de fusil déchira le ciel des Rochers. Portant la main à son pistolet, il répondit à cette détonation.

---

<sup>29</sup> Elif ... Yousof : Couples légendaires de la littérature populaire turque qui n'ont jamais pu se rejoindre.

<sup>30</sup> Saditch : Homme chargé d'instruire le jeune marié sur ce qu'il doit faire durant la nuit de noces.

Sati remua dans son sommeil. Elle se retourna sur sa couche.

Les habitants du village des Rochers soulevèrent la tête qui était sur leur oreiller. « Hassan a fait ce qu'il avait à faire », pensèrent-ils dans un demi-sommeil. « Sati est une femme, maintenant... »

Le silence enveloppa de nouveau la campagne.

Au loin, juste au-dessus de la forêt, brilla un fin croissant de lune.

Les étoiles firent des clins d'œil à la nuit...

Heureux et fier, Ilyas se redressa et s'éloigna en traînant les pieds sur la terre ferme.

Hassan referma la porte, posa l'arme à sa place, tira sur lui la couverture et céda au sommeil...

## Chapitre 4

---

À son retour de la ville, Karaayakoglou s'enferma dans sa demeure. Les nouvelles étaient à la fois bonnes et mauvaises... La guerre avait éclaté, la guerre qui ne cessait de happer des êtres humains. Le feu qui dévorait les Balkans était tel que le nombre de soldats s'avérait insuffisant. Le chef du bureau de recrutement militaire lui avait dit d'attendre les ordres. Au train où allaient les choses, il faudrait certainement enrôler des hommes de plusieurs contingents.

Karaayakoglou se réjouissait d'être rentré chez lui. Il s'était ennuyé de Vessilè.

Lorsque Sati avait épousé Hassan, Fadimè avait trouvé Vessilè pour rajeunir le cœur vieilli de l'agha. C'était la plus jeune et la plus jolie des filles d'Omer, l'oncle de Hassan. Ses deux aînées non plus n'avaient pas quitté le domaine. L'une s'était mariée avec le fils aîné de Mourtaza et l'autre avec Muslim, le fils du berger Yamatch.

En automne, l'agha, que l'affaire de Hassan avait contrarié, avait repoussé une première demande en mariage. Et quand, au printemps suivant un nouveau prétendant s'était présenté, il avait répondu qu'il n'était pas encore las de nourrir Vessilè.

Il avait raison. Lui qui la nourrissait depuis des années ne pouvait tout de même pas lui permettre de quitter sa demeure avant qu'elle n'eût rendu service... Si quelqu'un de l'intérieur, c'est-à-dire du domaine, l'avait demandée en mariage, il aurait peut-être réfléchi. Mais c'était quelqu'un du dehors, quelqu'un du village, qui la voulait... Et elle n'avait pas encore rendu un seul service pour rembourser ce qu'elle avait mangé et mis sur son dos. À l'époque, sa mère n'avait rien dit, mais maintenant, elle était inquiète. Vessilè avait seize ans. « S'il ne la donne pas non plus cet automne, c'est qu'il a une idée derrière la tête, » disaient les gens, en commençant par Fadimè. Il y avait plus d'un an que Zéliha était morte. Zéliha était la deuxième femme de l'agha. Celui-ci avait une chambre vide. Il fallait remplacer celle qui était morte. C'était la tradition, chez les Karaayak. Lorsque l'une des femmes de l'agha venait à manquer, celle qui restait était chargée de la remplacer par une plus jeune et plus jolie. Celle qui ne respectait pas cette tradition se faisait battre par l'agha avant de mourir puis allait en enfer. Le mieux était de se débrouiller pour trouver une remplaçante et satisfaire l'agha avant de se faire corriger et d'être envahie par la crainte de l'enfer.

Voilà pourquoi elle était allée rendre visite à Sati. Malheureusement, l'amour né dans la plaine avait fait échouer ses projets. Elle regrettait d'avoir dit que Sati était encore trop jeune. L'agha ne se plaignait pas. Il ne laissait rien voir, mais Fadimè comprenait tout à la rage qui s'emparait de lui dans l'obscurité de la nuit. Elle devait faire vite sinon, pour un oui pour un non, cette colère dissimulée serait bientôt suivie de coups de bâton.

Lorsque la deuxième gueurdju vint demander Vessilè en mariage et s'en retourna les mains vides, les yeux de Fadimè brillèrent de joie. Un soir, après le dîner, elle prépara le café de ses propres mains, en tendit très respectueusement une tasse à son agha, se servit également et aborda le sujet qui la préoccupait.

Vessilè était jolie. Elle avait plus de seize ans. Et ce n'était pas une étrangère. Elle avait grandi entre leurs mains. De plus, elle avait bon caractère. S'il n'y voyait pas d'inconvénient, c'était tout à fait ce qu'il lui fallait. Elle était peinée de voir que la chambre de Zéliha demeurait vide. Ce n'était pas digne de la réputation des Karaayak. Toutes les chambres de leur demeure devaient être occupées. Son agha ne voudrait certainement pas aller à l'encontre des traditions. Vessilè était faite pour lui. Il n'avait qu'à réfléchir et s'il était d'accord, elle convoquerait dès le lendemain Omer et sa femme pour leur annoncer la bonne nouvelle.

Karaayakoglou n'avait nul besoin de réfléchir. Dans ce domaine, il s'en remettait complètement à Fadimè. Puisque telle était sa volonté et que, soucieuse de son bien, elle obéissait aux traditions, il n'avait rien à redire...

Malgré tout, il réfléchit quelques instants... Vessilè était bien jeune... N'était-il pas un peu vieux pour elle ?

Fadimè se mit à rire...

Les hommes ne vieillissaient pas, voyons ! Et même ! Son agha n'en était pas encore là... Elle était bien placée pour le savoir... Lui était-il possible d'oublier ces nuits merveilleuses qui, pourtant, commençaient à s'estomper dans sa mémoire ? Un homme capable de créer de belles nuits serait encore vert à cent ans. Le devoir d'une femme était de rendre heureux son mari et elle n'en était plus capable. Elle s'en rendait bien compte. Elle lui avait donné deux fils et une fille. Celle-ci s'était mariée avec Halil, le fils des Sèlimoglou de Derbent. Un garçon portant le même nom que lui. Si quelqu'un avait vieilli, c'était elle. Elle ne pouvait plus être son soutien comme autrefois. Elle n'était plus capable de diriger la maison à elle toute seule. Il lui fallait désormais partager la besogne avec quelqu'un d'autre.

Elle s'occuperait de la cuisine tandis que la nouvelle venue égaierait les nuits de son agha. S'il s'inquiétait d'elle de temps en temps, lui demandait de ses nouvelles, elle en serait contente.

Karaayakoglou était aux anges. Il avait eu bien des femmes jusqu'à ce jour, mais aucune ne s'était montrée aussi compréhensive que Fadimè. Aucune n'avait agi si franchement, si sincèrement à son égard.

Il se réjouit.

Lorsqu'au lit, elle lui tourna le dos, il la secoua par l'épaule et lui dit : « Retourne-toi... »

\*

\*\*

Sa mère l'avait regardée tristement. Quand l'agha avait renvoyé la deuxième gueurdju, elle s'était dit que Vessilè ne se marierait jamais, qu'elle mourrait sans goûter au bonheur. Elle connaissait pourtant bien celui qui la voulait. C'était un camarade de Hassan. Il ne le valait pas, bien sûr. Ça, c'était impossible... Mais il était jeune et travailleur, d'après ce que disaient les villageois. C'était Doudou qui était venue parler en son nom. Omer et sa femme étaient d'accord depuis belle lurette. L'affaire avait même été jusqu'aux oreilles de Vessilè qui s'était mise à rêver. Elle aussi avait droit au bonheur. Et c'était l'occasion ou jamais. Si l'agha ne changeait pas d'avis, elle descendrait dans la plaine avec les villageois et ne remonterait pas. Sa décision était prise.

Mais sa décision ne comptait pas... Tant que l'agha n'en donnait pas l'autorisation, aucun des habitants de son domaine ne pouvait descendre dans la plaine ni même au village. Certains fuyaient, mais c'était très rare. L'agha entraînait alors dans une violente colère, les faisait poursuivre par ses hommes, comme si son honneur était taché, comme si on avait enlevé sa fille et sa femme. Il les faisait rechercher jusqu'à ce qu'on les trouvât et les tuât...

Tant pis... Elle lui demanderait la permission de suivre les villageois et s'il refusait, elle s'enfuirait quelque part dans la plaine, elle aussi... On perdrait sa trace. Il ne pourrait pas la retrouver. Ce n'étaient pas les hommes qui manquaient là-bas... Elle entendait les filles du village raconter toutes les idylles qui s'y nouaient...

La dernière de ces idylles était celle de Sati. Sati avait un an de moins qu'elle, même deux si l'on comptait les mois. « Sati est née en plein hiver et toi, au temps des châtaignes » disait sa mère. Sati vivait un bonheur féérique. Quant à elle, Vessilè, elle était une vieille fille. Lorsqu'elle entendait parler les filles de son âge qui étaient mariées ou qui attendaient leur second enfant, elle se rongait les sangs. Pourquoi n'avait-elle pas aussi un mari pour lui réchauffer son lit ? Pourquoi n'avait-elle pas d'enfants ? Tout cela, à cause des caprices d'un agha...

Était-elle vraiment si laide, ou bien avait-il une idée derrière la tête ? Pourquoi mettait-il des obstacles à son bonheur ? Pourquoi renvoyait-il tous ses prétendants ? À cause de

Davoud ? Pensez-vous ! Davoud était un frère pour elle. Ils avaient grandi ensemble. Elle avait même quelques mois de plus que lui. Ce n'était pas possible...

Alors pourquoi ?

Qui sait !... Pouvait-on pénétrer les desseins d'un agha ? Il devait avoir ses raisons. Il n'y avait rien d'autre à faire qu'à se résigner et attendre.

Omer devine le chagrin de sa fille à l'expression vague de ses yeux. Il ne descend plus au village. Il prend ses moutons et les conduit dans le pâturage le plus éloigné. Il ne joue plus que des airs tristes. Ses moutons avancent lentement, mâchent lentement ce qu'ils ont dans la bouche.

L'herbe verte et tendre n'a pas encore poussé. La terre est couverte de neige. Une blancheur immaculée recouvre les versants de la montagne. Les moutons ne devraient pas sortir de la bergerie par ce temps. Mais personne n'ose se mêler des affaires d'Omer... On ne peut lui donner de conseils en ce qui concerne son métier. Personne ne s'y connaît mieux que lui. Il parle avec ses moutons. Il comprend leurs soucis. Il réalise leurs désirs et eux, les siens.

Ils marchent devant lui, laissant de fines traces d'ongles sur la neige. Ils ruminent la paille des râteliers dont ils se sont rempli la panse toute la nuit. Leur berger sait qu'il n'y a pas d'herbe, mais ce n'est pas la raison de son tourment. Ne sont-ils pas ses plus proches ? Il cherche quelqu'un avec qui partager sa peine. Qui peut le comprendre mieux qu'eux ?...

\*

\*\*

Fadimè fit dire à Omer qu'elle voulait lui parler... Pourvu qu'il ne fût rien arrivé de fâcheux ! Il fallait une raison importante pour que Mourtaza grimpât une pente si raide. Pourquoi la femme de l'agha le faisait-elle venir ? Il se passait certainement quelque chose de très important...

Tandis que le soleil de mars balayait la neige de ses pâles rayons, Omer fit faire demi-tour à ses moutons, les mit à la bergerie, leur donna à boire et à manger. Il rentra chez lui à grandes enjambées. Sa femme était au courant. Elle l'attendait, mains croisées sur le ventre. Elle voulait l'accompagner chez Fadimè Kadin. Il s'agissait peut-être d'une bonne nouvelle. Peut-être qu'un nouveau prétendant s'était présenté pour Vessilè et que, cette fois-ci l'agha allait accepter...

Ah ! Si seulement c'était vrai !... Si seulement il acceptait... Omer aurait été fou de joie...

Il fallait courir apprendre ce que voulait leur dire Fadimè Kadin...

Ils marchèrent côte à côte, s'agenouillèrent côte à côte dans la salle à manger de Karaayakoglou.

Fadimè Kadin récitait son chapelet. Lorsqu'ils s'agenouillèrent, elle releva la tête et leur fit part de ses projets.

Elle aimait beaucoup Vessilè. Elle l'aimait comme sa propre fille. C'était elle qui l'avait élevée. Elle en avait fait une dame. Vessilè ne craignait aucune rivale en ce qui concernait les tâches ménagères et faisait preuve d'une grande adresse pour tous les travaux féminins. Et voilà qu'elle avait grandi... Pour peu, elle aurait commencé à vieillir... Il fallait penser à en faire une femme, une femme d'agha, à lui trouver un bon parti.

Elle avait réfléchi à la question... et pris une décision. Zéliha avait laissé vide une des chambres de la maison, et privé l'agha de ses habitudes. Elle-même n'était plus bonne à rien... Elle allait leur donner une chance inespérée. Elle allait marier Vessilè à l'agha... Avaient-ils quelque chose à dire.

Une lueur d'incrédulité brilla dans les yeux de l'homme et de la femme. Ils se redressèrent. C'était réellement une chance inespérée. Leur fille... La pauvre fille d'Omer le domestique allait devenir la femme d'un agha. Leurs petits enfants seraient des enfants

d'acha. Omer allait marier sa fille avec le plus puissant de tous les achas... Le respect commençait dans la demeure des Karaayak et s'étendait sur tout Bozdag...

Fadimè attendait. Elle avait deviné leur réponse à l'éclat de leurs yeux. D'ailleurs, ils n'avaient pas le choix puisque c'était le désir de leur patronne.

La femme regarde son mari. C'est à lui de répondre. Il le fit : L'acha n'avait qu'à faire comme bon lui semblait et Fadimè Kadin, comme elle l'entendait... Vessilè n'était-elle pas à eux ? N'était-ce pas davantage la fille de Fadimè Kadin ? Elle s'était donné tant de peine pour elle ! Ne l'avait-elle pas élevée avec sa propre fille, sans faire de différence ? La plupart des jeunes gens n'étaient-ils pas intimidés à l'idée qu'elle avait grandi dans la demeure d'un acha, en compagnie de la fille d'un acha ? Ne savait-on pas que seul un acha pouvait la rendre heureuse ? C'était pour cela qu'elle avait peu de prétendants. Uniquement pour cela. Elle appartenait corps et âme à Fadimè. Ils n'avaient qu'à faire comme ils l'entendaient, comme ils le désiraient...

\*

\*\*

On avertit Sullu,

La demeure de l'acha vécut une soirée agitée.

On laissa ensuite Vessilè, la fille d'Omer L'Orphelin, en tête à tête avec Karaayakoglou. Les domestiques reçurent leur pourboire et se couchèrent joyeusement. Sullu mit dans sa poche l'argent que l'acha lui avait donné. « Halil Acha a rajeuni, pensa-t-il. Il a un cœur de jeune homme. Il vient encore de jeter dans son lit une gamine de l'âge de sa plus jeune fille. C'était donc pour lui qu'il gardait la perdrix d'Omer... Voilà pourquoi il a renvoyé tous ses prétendants ! Il sait ce qu'il fait, et mieux que nous tous... »

Omer ne remonta pas dans les pâturages. Il s'assit au café jusqu'à ce que le printemps transformât la neige blanche en terre verdoyante.

Les regards moqueurs qui, les premiers jours, s'étaient posés sur lui, se transformèrent peu à peu en regards respectueux. Il fallait reconnaître qu'Omer s'en était bien tiré. Il avait garanti ses vieux jours. Sa fille était désormais la bru des Karaayak. Il ne lui manquait plus qu'un petit-fils et il posséderait une partie des terres les plus vastes et les plus fécondes de la région. Il pouvait passer le restant de ses jours à bavarder sur un banc du café. Il n'avait plus besoin de s'occuper de moutons. Il avait formé des bergers qui pouvaient prendre sa place. Il ne descendrait même plus en ville pour la fête du Kourban<sup>31</sup>. D'autres y conduiraient le troupeau et vendraient les animaux destinés au sacrifice. Il pourrait finir sa vie dans son village. Il pourrait finir ses jours dans le confort et la joie. Quand on était le beau-père de Karaayakoglou, on était riche. Et Omer avait cette chance extraordinaire, bien qu'il n'y eût jamais eu ni acha ni bey dans sa famille. Halil Acha ne se mariait pas avec n'importe qui. Il fallait qu'il fût amoureux ou que l'élue fût la fille d'un acha au moins aussi puissant que lui.

Or, d'après Sullu, il n'était pas question d'amour entre Vessilè et Halil Acha. Quant à Omer, tout le monde savait qu'il était pauvre. Un tel événement ne se produisait pas chaque génération. Qui sait combien de temps il faudrait patienter maintenant, pour que la fille d'un malheureux entrât de nouveau comme bru dans la demeure d'un acha !

Omer profitait de son oisiveté pour rattraper toutes les prières qu'il n'avait pu faire en montagne. Là-haut, il avait souvent négligé son devoir. On n'avait pas le temps de souffler en gardant les moutons. Ils se seraient éparpillés. Un bon berger ne connaissait ni le sommeil, ni la prière.

\*

\*\*

---

<sup>31</sup> Fête de Kourban : Fête pendant laquelle on sacrifie des moutons en souvenir d'Abraham et de son fils. La viande est distribuée aux pauvres.

Les villageois étaient à bout de ressources. Leurs champs étaient couverts de rochers pointus et durs. Personne n'allait plus labourer sa terre. Sauf Hassan. « Je peux encore en tirer quelque chose, disait-il. Si j'obtenais assez de blé pour préparer du tarhana, ce serait toujours cela de gagné. Et s'il m'en restait de quoi faire du boulgour<sup>32</sup>, je n'aurais pas besoin de toucher à ce que j'ai gagné dans la plaine... Et si je parvenais à économiser le gain de deux étés, je trouverais peut-être un champ. Un champ bien situé. Un champ qui aurait plus de terre que de pierres. Alors, vous verriez ! J'y passerais tout mon temps, je vous le jure ! Je le mettrais en valeur. Je l'ensemencerais, le cultiverais. Je récolterais des moissons riantes pleines d'épis dorés. Je battrais mon blé. Dieu est grand. Il fait même le nid des petits oiseaux. S'il me donnait plus qu'il ne faut pour me nourrir, le reste serait pour vous... Et vous n'auriez pas besoin de me le rendre, hein !... Ce serait un don du ciel ! »

Les paysans riaient. Ils riaient en dodelinant de la tête. Ils auraient bien voulu que ce fût vrai. Mais si Hassan ne leur donnait rien, cela n'avait pas d'importance. L'essentiel, c'était que ses efforts fussent récompensés. Tout le monde savait qu'il était travailleur. Dieu aussi le savait. Il le récompenserait de sa peine.

Peut-être qu'en le voyant faire, ils retrousseraient aussi leurs manches et pourraient acheter de nouvelles terres. L'important était d'être convaincu que c'était possible. Le reste viendrait tout seul. Comme dans le bon temps...

L'hiver, ils enssemenceraient leurs champs et l'été, dès le retour de la plaine, feraient la moisson. N'était-ce pas comme cela, autrefois ? D'un côté, il y avait la forêt et ses travaux, et de l'autre, les récoltes qui jaillissaient de la terre meuble. Le rêve de Hassan leur rappelait tout cela. Les vieux évoquaient les jours heureux. À l'époque, ils ne descendaient jamais dans la plaine. C'étaient les Karaayak qui transportaient, en leur nom, le bois et le charbon en ville et leur achetaient des vêtements et tout le nécessaire pour l'hiver. Ce n'étaient pas les mulets qui manquaient alors !...

Par la suite, la forêt avait reculé. Elle avait fui au loin. Couper du bois et fabriquer du charbon dans la région n'était plus rentable. Comme les Karaayak étaient leurs patrons, ils s'étaient approprié les champs les plus plats, les plus fertiles, et leur avaient laissé ceux qui étaient inclinés et arides. Le temps avait abanni les terres des Karaayak et poussé devant lui celles des villageois...

C'était la nostalgie du passé qui tenaillait Hassan. Le désespoir lui donnait de nouvelles idées. Cela ne pouvait pas durer ainsi. Un jour viendrait où la plaine ne suffirait plus à les nourrir, non plus. Chaque année, on trouvait de nouveaux ouvriers. Il en venait de tous les autres villages de montagne ;

Si seulement ils avaient trouvé un nouvel endroit, des terres fécondes où fonder un nouveau village et de nouveaux espoirs ! Mais impossible... Le nomadisme avait disparu. Ils y avaient mis fin cent ou cent cinquante ans plus tôt, en se fixant ici. Ils avaient pris l'habitude de s'attacher à un lieu. Le cimetière du village avait grandi. Leurs ancêtres y reposaient. Ils ne pouvaient pas les quitter. Désormais, ils appartenaient à ces terres.

---

<sup>32</sup> Boulgour : Grains de blé bouillis et concassés. Un des éléments essentiels de la nourriture du paysan turc.

## Chapitre 5

---

On entendit les tambours battre dans la région de Derbent. Ce n'était pourtant ni la saison des fêtes ni celle des mariages. Un agha s'était-il trompé d'époque pour se marier ? Ce n'était pas impossible... Il fallait s'attendre à tout avec ces gens-là.

Le roulement se rapprochait de plus en plus. Le son aigu de la zourna n'était pas encore perceptible, mais cela n'aurait su tarder. Tout ceci devait avoir une raison. Tout ceci devait certainement avoir une raison...

Les vieux sourirent. Il y avait plus de trente ans que les tambours n'avaient pas résonné ainsi dans la montagne. Ils avaient compris.

Les yeux pleins d'une émotion qui allait en s'accroissant, Sullu sortit son étui à cigarettes, un souvenir de la guerre de quatre-vingt-treize. Il l'avait pris à un officier ennemi. C'était ce qu'il avait préféré chez le militaire couvert de dorures qu'il avait tué sur un champ de bataille.

Il remua ses souvenirs déjà bien vieux. Ils s'animèrent aussitôt devant ses yeux. Il pensa à Gazi Osman Pacha, cet homme à la forte carrure et à la barbe noire. Avec quel acharnement ils avaient combattu à Pleven<sup>33</sup>. Les ennemis étaient aussi nombreux que des grains de sable, que de minuscules grains de sable sur une plage...

Quant à eux, ils étaient à peine quelques milliers. Ils étaient comme pris au piège dans la forteresse. Les vivres manquaient. Ils risquaient de ne pas tenir le coup. L'ennemi allait entrer dans une ville morte. Mais Gazi Osman Pacha veillait sur eux. C'était un grand chef. Il leur jouait des tours pendables, aux Russes. Il les faisait fondre colonne par colonne. On aurait dit qu'un soleil transformant en brasier les crêtes des montagnes s'était levé, que les soldats ennemis étaient de neige et qu'ils fondaient...

Osman Pacha ne se laissait pas vaincre... Pleven ne se rendait pas. Le tzar de Russie en personne était pourtant à la tête de ses soldats. Que leur avait dit alors leur chef ? Il les avait tous rassemblés et harangués de sa voix puissante : « Vous voyez que l'héroïsme se paie cher, mes braves. Avec l'aide de Dieu, nous avons attiré face à nous toutes les troupes russes, leur tzar et leurs commandants. La victoire est à nous. Je compte sur vous. Ne me déshonorez pas. Foncez sur les giaours ! »

Le dernier assaut fut le plus violent. Fiers d'être commandés par le plus grand des chefs de l'armée ottomane, les soldats crièrent le nom de Dieu et attaquèrent avec une violence inouïe... L'ennemi ne s'y attendait pas. Les Russes et les Polonais furent massacrés. Les Turcs traversaient leurs rangs, comme des faucheurs un champ de blé. Ils passèrent. Légèrement blessé, Sullu atteignit la rive du Danube, portant sur son dos Moussa, son camarade de chambrée. Les autres les rejoignirent.

Il ne manquait que leur pacha. Le bruit selon lequel il avait été tué se répandit parmi les soldats épuisés. « Il a donné sa vie pour sa patrie. C'est la mort à laquelle il aspirait depuis toujours. Personne ne savait combattre comme lui, se défendre comme lui, » s'étaient-ils dit.

Les lèvres de Sullu remuèrent. On aurait cru qu'il priait. Mais, c'était une marche qui revivait sur ses lèvres. C'était la marche qui leur donnait le courage avant le combat. « Je ne coulerai pas, dit le Danube. Je ne détruirai pas tout sur mon passage. Je ne sortirai pas de Pleven, dit Osman Pacha au grand renom. »

La guerre tout entière commença de défiler dans sa mémoire. Voilà bien longtemps qu'il avait oublié tout cela. Même cette marche... Mais maintenant... tout débordait brusquement comme une pâte à levain que l'on a conservée dans un récipient fermé et qui a

---

<sup>33</sup> Pleven : Ville située en Bulgarie.

fermenté. Deux larmes perlèrent dans ses yeux et, le chatouillant, glissèrent jusqu'à l'extrémité de sa barbe blanche.

Il secoua la tête et renifla bruyamment. Son étui à cigarettes dans la main, il s'était laissé aller à ses souvenirs. Il l'ouvrit et ferma les yeux comme s'il craignait de croiser le regard clair de l'officier ennemi. Il en sortit une feuille de papier à cigarette, une pincée de tabac et le referma d'un geste brusque.

Le son du tambour s'était rapproché.

On commençait à entendre la zourna.

Il jouait des airs guerriers.

Sullu ne s'était pas trompé. Les anciens non plus. Une nouvelle guerre avait sans doute éclaté. Ce n'était pas pour rien que l'on disait : « L'eau dort, mais l'ennemi reste aux aguets. » Juste au moment où l'on commençait d'oublier les péripéties de la dernière guerre, les tambours se remettaient à battre. Ils approchaient et allaient de nouveau entraîner des soldats derrière eux. Les hommes d'Anatolie allaient repartir en guerre.

Ah ! Si seulement il avait été plus jeune ! Il aurait voulu avoir le même âge que trente-cinq ans auparavant, lorsqu'il combattait sous les ordres d'Osman Pacha... Cette fois, il aurait peut-être donné sa vie pour la patrie, ce qu'il n'avait pu faire à l'époque. Qui sait toutes les fautes qu'il avait commises en trente-cinq ans ! Cela aurait été l'occasion de se les faire toutes pardonner d'un seul coup par son Dieu. Il aurait gagné d'un seul coup ce paradis vers lequel il avait tendu toute sa vie... Mais trop tard... Dieu ne lui avait pas fait cet honneur. Maintenant, il mourrait en chemin. Il ne pourrait même pas aller jusqu'au front.

Les tambours battirent tout près d'eux. Les villageois qui s'étaient rassemblés depuis longtemps, les attendaient. Ils formèrent un demi-cercle. Halil Agha marchait en tête. La baguette frappa trois fois le tambour puis s'arrêta.

Le crieur public fit un pas en avant et, comme si les villageois étaient loin de lui et ne l'entendaient pas, cria de toutes ses forces : « Avis à la population !... »

Il leur transmit les ordres du Padicha. L'ennemi avait recommencé à les massacrer. Il fallait lui donner une leçon. Les choses allaient très mal, dans les Balkans. La guerre s'y était envenimée. Les pays balkaniques s'étaient révoltés contre leur maître. Il fallait leur donner une bonne leçon. L'Empire ottoman était en danger et c'étaient aux serviteurs du sultan de le sauver.

Il était venu recruter des soldats. Il voulait des volontaires. Ceux qui aspiraient au titre d'ancien combattant ou à celui de martyr n'avaient qu'à le suivre.

Les villageois se taisaient.

Sulla leva les mains vers le ciel. Encore sous l'influence des souvenirs qu'il venait de revivre, il leur fit ses recommandations. Ils devaient se dépêcher. C'était une affaire de religion. Une affaire d'État. Puisqu'ils avaient une tâche à remplir, il leur fallait sauter sur l'occasion. Lui-même n'avait pu mourir pour la patrie. Mais si l'un d'entre eux pouvait parvenir à cet honneur, il rachèterait tout le village, femmes et enfants, animaux et récoltes y compris.

Sullu venait juste de se taire quand Karaayakoglou se redressa, promena son regard sur les jeunes gens et pointa l'index. Il désigna Hassan, Osman fils de Tchopour et Kèrim fils de Timar. C'étaient les volontaires du village des Rochers. C'étaient les sauveurs des villageois. Ils devaient remercier leur agha de les avoir chargés de sauver le village. S'ils mouraient tous les trois pour la patrie, leur intercession suffirait à conduire tout le village au paradis.

Que voulaient-ils de plus ? C'était une occasion extraordinaire... C'était ce qu'on appelait le martyr. C'était une haute charge, un grand honneur. Si on leur avait demandé leur avis, tous les autres villageois auraient voulu partir aussi. Ils auraient tous été volontaires. Voilà ce qu'étaient en train de se dire les jeunes gens qui, tout à l'heure, n'avaient pas ouvert la bouche. « J'aurais bien voulu » se disaient-ils. « Si seulement l'agha m'avait choisi... »

Un sanglot étouffa Sati.

Au son du tambour, les femmes étaient également accourues. Elles s'étaient rangées derrière les hommes. Elles furent les premières à féliciter Sati, Hassibè et Kadriyè. Leur mari partait pour une grande mission. Jamais elles n'en seraient assez fières. Elles auraient bien voulu être à leur place. Au fond, l'auraient-elles vraiment voulu ?...

Hassibè était contente. Elle ne voulait pas d'Osman. On l'avait mariée de force. « Vous êtes fiancés depuis le berceau », lui avait dit son père. « Je ne reprendrai jamais ma parole. Tu te marieras avec Osman, même si tu dois en crever. Gare à toi si tu ne files pas doux ! » Il l'avait mariée contre son gré. Si elle supportait Osman, c'était par respect pour les anciens du village.

Elle remercia intérieurement Halil Agha et rendit grâce à Dieu... Elle souhaitait qu'Osman ne re...

Elle eut honte de sa pensée et devint toute rouge. Osman n'était pas méchant après tout. Elle n'avait pu s'habituer à lui, mais ce n'était pas pour cela qu'il était coupable... De plus, c'était la guerre. Il ne fallait rien laisser voir et accepter son destin. Si Dieu ne l'avait pas destinée à Osman, son père aurait-il tant insisté ?

Toutefois, elle était décidée. Dès le départ d'Osman, elle retournerait dans la maison paternelle. Vivement qu'il parte ! Elle allait d'abord en parler à sa mère puis, sans tarder, elle se réinstallerait chez elle.

Kadriyè répondit au sanglot de Sati. L'agha aurait dû choisir quelqu'un d'autre. Il n'aurait pas dû leur faire cela. Maintenant, c'était irrémédiable. Il n'y avait plus qu'à accepter... Ils allaient se séparer. Mais, qu'importe, puisqu'au bout, c'était le paradis. Mais... mais n'étaient-ils pas déjà au paradis dans leur maison ? Si...

L'haleine de Kérim était chaude. Ses bras étaient forts et sa poitrine dure comme la pierre lorsqu'elle écrasait la sienne. N'était-ce pas cela, le paradis ? Existait-il une vie plus heureuse, là-bas ? Sans doute, puisque les hommes y couraient de leur plein gré.

Le paradis de Sati, lui, commençait après la prière du soir et se prolongeait jusqu'à celle du matin. Sati n'avait pas besoin d'autre paradis. Il n'existait pas de plus grand bonheur pour une femme. La nuit, elle tenait son Hassan entre ses bras et le jour, portait son fruit. Cela devait faire plus de six mois qu'elle le portait. Que c'était lourd... Elle le sentait bouger. Le corps maternel percevait les mouvements d'un être nouveau qui luttait pour vivre. Hassan aussi, les sentait. Il caressait son fils... Car ce devait être un fils... À en juger par la vivacité de ses mouvements, cela ne pouvait être une fille.

Et voilà qu'une ombre venait de s'installer entre eux et transformait subitement leur paradis en enfer. L'agha voyait pourtant bien que son ventre était rond, qu'elle serait bientôt mère ! Il aurait pu lui laisser Hassan, pour cette fois... Il était bon... Si elle avait osé lui dire « Agha, mon grand agha, remplace mon homme par quelqu'un d'autre. Ne l'envoie pas au loin. Attends que notre fils naisse et grandisse un peu. Puisque c'est si bien, si grand de mourir pour la patrie, tu as de nombreux fils, toi. Tu en as sept. Certains sont de l'âge de mon mari, d'autres, plus jeunes, d'autres encore, plus âgés. Donnes-en un. Il sauvera toute la famille Karaayak. » Si elle avait osé dire cela, son mari aurait été le premier à la gifler. Lui qui craignait de la caresser de peur de lui faire mal, lui aurait donné une bonne gifle en pleine figure pour n'avoir pas respecté les traditions. Personne n'avait le droit d'aller à l'encontre des traditions...

Mais pourquoi ? Pourquoi envoyait-on son mari à la guerre ? Comme s'il n'avait pas eu assez de malchance jusqu'à ce jour ! Comme si ce n'était pas un pauvre orphelin ! Elle-même, c'était pareil. Elle n'avait en tout et pour tout que son père. Pourquoi ne les laissait-on pas vivre ensemble ? Surtout qu'ils s'aimaient ! Ils vivaient un amour qui était devenu la légende des plaines et des montagnes. Pourquoi les empêchait-on de vivre un peu plus longtemps ce bonheur ?

Était-ce juste ? Est-ce que ça se fait de pousser à la mort un garçon marié depuis six ou sept mois seulement ? La guerre... La plupart n'en revenaient pas. Mais disons qu'il reviendrait. Disons que par la grâce de Dieu, il en reviendrait sans une égratignure, comme l'oncle Sullu... Ça demanderait tout de même des années. Était-ce facile pour un amoureux d'être loin de sa bien-aimée pendant si longtemps ? L'agha lui-même aurait-il pu résister ? Non, mais il ne reviendrait pas sur ses paroles. Son Hassan était perdu. Il fallait se rendre à l'évidence. Bien se le mettre dans la tête. Et s'y habituer dès maintenant. Sinon sa vie serait un enfer. Que de fois, Sullu avait parlé de la guerre de quatre-vingt-treize. Que de fois il l'avait fait revivre comme un conte ! Il disait que les hommes tombaient comme des mouches sous la pluie des balles. Eh bien son mari faisait maintenant partie de ces victimes. Si elle n'avait pas eu honte ! Si tout le village ne les avait pas entourés, elle l'aurait enlacé devant tout le monde et lui aurait dit : « Ne pars pas, mon éfè. Surtout, ne pars pas. Donnons-nous la main. Fuyons ce village. Ils veulent t'arracher à moi. C'est leur but. Ne les écoute pas. Le paradis ne vaut certainement pas mieux que notre vie à nous. Ne les crois pas... »

Elle se souvint d'une histoire qui s'était passée au temps du Prophète. Une femme avait supplié Mahomet de ne pas emmener son fils bien-aimé à la guerre. Comme Mahomet avait bon cœur, il avait cédé. Et lorsqu'il était revenu, elle avait constaté que tous ceux qu'il avait emmenés, étaient de retour, sains et saufs. Par contre, son fils était mort le lendemain de leur départ. C'était écrit. Il n'arrivait que ce qui était écrit. S'il était écrit que l'on serait privé du martyr, on l'était.

Et si c'était la même chose pour Hassan ? S'il ne partait pas et qu'il lui arrivait quelque malheur ? Était-ce souhaitable ? Devait-elle demander conseil à quelqu'un, à Sullu par exemple ? Non, impossible. Elle ne pouvait que souffrir comme maintenant, que pleurer.

Mais les gens se mêlaient même de cela. Ils l'empêchaient même de pleurer. Sullu avait froncé les sourcils et la regardait durement. Il finit par la réprimander. « Sati, ma fille, pourquoi pleures-tu ? Si tu pleures de chagrin, essuie tout de suite tes larmes. On ne pleure pas derrière un soldat. Les larmes portent malchance. Mais si tu pleures de joie, alors pleure autant que tu veux, tes larmes lui porteront bonheur. »

On ne la laissait même pas pleurer en paix. Elle sécha ses larmes. « Nous l'avions bien dit, voyons ! Sati n'est pas moins courageuse que Hassan. Vous voyez bien ! Elle ne pleure pas. Vous avez dû vous tromper. Est-ce qu'une femme peut s'arrêter si facilement de pleurer ? On ne pleure pas derrière un soldat. On rit et on danse. Même si on a les genoux qui fléchissent, il faut jeter de l'eau derrière lui, dans l'espoir qu'il revienne vite.

Écoutez donc les tambours ! Écoutez comme la zourna est gaie ! Est-ce un jour à pleurer ? Non, c'est un jour saint. Elle sera la veuve d'un martyr, ou elle partagera l'honneur d'un ancien combattant. Elle n'a ni à s'inquiéter ni à s'en faire. De toute façon, le gouvernement soigne bien ses soldats. »

Les volontaires devaient partir sur-le-champ. Le crieur public allait poursuivre son chemin jusqu'à Avra. Le chef du bureau de recrutement les attendait. Il ne fallait pas le faire attendre.

\*

\*\*

Hassan avança.

Sati le suivit.

Ils entrèrent chez eux.

Une lueur gris acier s'était plantée dans les yeux de Hassan. Elle s'en échappa et coula dans le cœur de Sati qui reprit courage. Son mari n'avait pas peur. Elle ne devait pas voir peur non plus. C'était l'ordre qu'elle lisait dans son regard. Il fallait lui obéir puisque telle était sa volonté.

Elle lui prépara son balluchon, lui fit changer de linge, de chemise et de gilet. Il fallait qu'il partît tout habillé de neuf, non pas comme s'il allait à la mort, mais à la noce. Il fallait lui obéir puisque telle était sa volonté.

Il coinça son balluchon sous son bras, lui prit les mains, la regarda dans les yeux. Y voyant briller la lueur gris acier, il sourit et lui dit : « Veille bien sur mon fils. »

Et il s'en alla.

Le son du tambour s'éloigna vers la montagne, le martèlement des pas des volontaires vers la plaine. Les villageois agitèrent la main, jetèrent de l'eau derrière eux et se mirent à parler de la guerre de quatre-vingt-treize.

Sati tombe à genoux. Les souvenirs de ces sept mois qui ont passé aussi vite qu'un jour s'animent dans sa mémoire. Elle est libre de pleurer maintenant. Ses sanglots peuvent lui tenir compagnie dans la solitude de sa maison.

Les villageois sont tout à leurs récits de guerre. Ils l'ont oubliée et ne s'inquiéteront pas d'elle avant le soir.

Elle va passer une nuit sans Hassan, avec la solitude pour compagnon de lit. Elle n'en a pas l'habitude. Elle n'est pas prête à cela. L'intérieur de la pièce s'obscurcit chaque instant davantage. La pénombre forme un rideau autour d'elle. La buée qui voile ses yeux se transforme en larmes. Elle a posé les mains sur ses genoux. On dirait qu'elle prie, mais il n'en est rien. Son Kiblé<sup>34</sup> c'est la direction dans laquelle est parti son mari. Le Kiblé de la prière est du côté opposé. Cela se voit, se comprend tout de suite.

Comme elle souffre ! L'angoisse l'étreint. Hassan est parti...

C'est là qu'aboutissent toutes ses pensées. Les mânis d'autrefois, leurs premiers chants lui viennent à l'esprit. « Notre histoire est toute simple, avait-elle dit. Nous nous sommes aimés et tout de suite après, unis. » Il lui aurait peut-être été plus facile d'attendre au début. Tandis que maintenant... outre l'amour, le désir et l'habitude se sont lovés en elle.

Elle est privée des doux murmures de son mari. De ses longues caresses. De ses bras qui formaient une ceinture d'amour autour d'elle. Tout cela n'est plus qu'un écho, qu'un rêve flou.

Et s'il revenait ? S'il revenait vainqueur, comme Sullu ? Sullu était bien revenu, lui... Il mettrait alors fin à cette attente, à toute cette nostalgie. Ils ne seraient plus qu'une flamme. Une flamme inextinguible. Ils ne formeraient plus qu'un seul être et s'élèveraient ensemble dans les cieux. Mais n'en était-il pas déjà ainsi ? Dans la nuit qui recouvrait le village d'une nappe de silence, ne devenaient-ils pas des êtres d'un autre monde ? Ne s'oubliaient-ils pas au cœur d'une vie où se confondaient leurs souffles ? Si...

C'était trop beau. L'amour qui les consumait a dû leur faire oublier Dieu. Et maintenant, il les oblige à penser à lui. Sans doute veut-il qu'en plein combat, sous le feu de l'ennemi ou dans le froid de l'abandon, l'un et l'autre n'aient d'autres pensées que lui.

Pourtant, n'est-ce pas Dieu qui les a rapprochés ? N'est-ce pas lui qui a mis cet amour en eux, qui a fait danser le village des Rochers sur des airs joyeux, le jour de leurs noces, qui a fait passer sept longs mois comme un jour ? Alors pourquoi cette séparation ? Pourquoi cette angoisse de la mort ? Est-ce vraiment nécessaire ?

Sati réfléchissait. Et à mesure qu'elle réfléchissait, le bourdonnement funeste qui résonnait en elle s'amplifiait. Le rose de ses joues avait viré à l'écarlate et les larmes qui coulaient de chaque côté de son petit nez retroussé, avaient tracé un sillon humide.

Doudou fut la première à venir. Elle s'assit en face d'elle, dans la même position qu'elle. « Ma fille » commença-t-elle. Et elle lui parla des guerres passées, de l'héroïsme, du martyr. Elle lui expliqua ce que devait faire et ne pas faire la femme d'un soldat. Elle lui dit de ne pas se laisser ronger par le chagrin, de ne pas se laisser abattre. « Il va revenir, tu verras.

---

<sup>34</sup> Kiblé : Direction de la Mecque

Un garçon comme Hassan ne meurt pas si facilement. » Mais Sati ne l'entendait pas. Elle ne pouvait pas l'entendre. Elle était avec son mari.

Vint ensuite Kèsimoglou. Sa bosse était plus accentuée que d'habitude. Il n'avait presque plus de force dans les jambes. Il entra, s'effondra sur le coussin qui était dans le coin, regarda sa fille avec pitié et hocha tristement la tête.

## Chapitre 16

Lorsqu'il entra en ville, les rideaux de fer n'étaient pas encore levés. Pourtant les artisans ouvraient toujours leur atelier avant le lever du jour. L'atmosphère de la ville ne lui dit rien de bon. Elle offrait un aspect désolant. On y sentait un certain manque d'entrain.

« Quelqu'un a déjà dû leur annoncer la mort de Hadji Moussa et ils portent son deuil, pensa-t-il. Mais non ! Personne d'autre que moi ne peut être au courant. Je suis passé par le chemin le plus court et n'ai rencontré âme qui vive.

Dans ce cas, quelque autre personnalité à dû mourir. Un bey, un cheik ou un savant. De toute façon, la raison doit être importante pour que l'atmosphère soit si lourde ! »

Il arriva au centre de la ville.

Là aussi, c'était la même chose.

Des yeux vides, des regards méfiants dévisageaient les passants de la tête aux pieds et semaient la crainte dans les cœurs.

Juste comme il se demandait s'il devait aller à la police, il passa devant l'atelier du Rétameur. Le Rétameur était un de ses amis. Ils s'entendaient bien tous les deux. Cela faisait plusieurs années que les villageois installaient leur campement près de ses vignes et qu'ils buvaient l'eau de son puits. S'il lui racontait la nouvelle, Le Rétameur ferait certainement le nécessaire.

Il attacha la longe de son âne à l'un des anneaux fixés dans le tronc de l'acacia qui se trouvait devant la porte. À force de servir, ces anneaux étaient devenus luisants. Le Rétameur devait être là. C'était pour ainsi dire le seul atelier ouvert de toute la ville.

Il franchit le seuil. Tête penchée, Le Rétameur semblait somnoler.

— La paix soit avec toi !

— Et avec toi aussi... répondit le Rétameur d'une voix rauque, tout en posant la main sur sa poitrine en signe de respect. Ali resta interdit. Ne sachant que faire de ses mains, il les promena sur son ventre, les glissa sous sa ceinture pour les ressortir aussitôt. Il avala sa salive. Trouvant finalement une place dans un coin, il s'y accroupit et dévisagea longuement son ami.

— Que se passe-t-il, agha ? Te voilà bien pensif !

Le Rétameur releva la tête. Une lueur d'hostilité brillait dans ses yeux, mais lorsqu'il reconnut Ali, son visage changea d'expression. Il s'éclaira et reprit des couleurs.

— Vous n'avez pas l'air au courant, vous autres !

— Au courant de quoi ?

— Des Grecs...

— Des Grecs ? Qu'est-ce qui leur est arrivé, aux Grecs ?

Il se passait quelque chose d'anormal. Il voulait apprendre au plus vite ce dont il s'agissait, mais devait d'abord avertir Le Rétameur de ce qui était arrivé.

— Agha... Nous ne sommes peut-être pas au courant de ce qui se passe chez les Grecs, par contre nous savons ce qui s'est passé chez défunt Hadji Moussa... »

— Que dis-tu ? Défunt Hadji Moussa ?

— Eh oui ! On lui a broyé la tête sous la meule de son moulin et on a noyé quelqu'un d'autre en bas, près de la roue. Je n'ai pas reconnu de qui il s'agissait. C'était quelqu'un de brun et fort. L'eau du moulin lui a coulé dessus jusqu'à mon arrivée.

— Ce n'était pas un jeune homme avec des moustaches en pointes ?

— Si, c'est ça ! Mais lorsque je l'ai vu, elles n'étaient plus en pointes.

— C'est Osman, l'apprenti de Hadji Moussa. Alors comme ça, ils les ont tués tous les deux... Que la miséricorde divine soit avec eux. Les pauvres !

Voilà tout ce qu'il trouvait à dire ! Ce qu'ils étaient devenus insensibles, ces citadins ! En temps ordinaire, si on lui avait raconté une chose pareille, Le Rétameur aurait ameuté ses voisins et tout le monde aurait pris le chemin du moulin. La mort ne lui faisait plus ni chaud ni froid. Il s'en fichait.

Il fit le geste de se lever.

— Qui faut-il avertir, agha ?

— Je vais m'en occuper. Toi, reste ici.

Le Rétameur se leva lentement et sortit de l'atelier.

En attendant, Ali roula une cigarette. Le Rétameur revint, accompagné d'un gendarme.

— On te demande à la gendarmerie. Allons-y ensemble, si tu veux.

— D'accord. Cela vaut mieux.

Ils arrivèrent à la gendarmerie. Le commandant les fit entrer dans son bureau meublé en tout et pour tout d'un fauteuil en bois, d'une table cassée et de chaises bancales. Le Rétameur et Ali le Boiteux restèrent debout. Le commandant s'enfonça dans son fauteuil.

Ali décrivit minutieusement tout ce dont il avait été témoin.

Le commandant l'écouta, les sourcils froncés.

— Ont-ils trouvé ce qu'ils cherchaient ? Demanda-t-il enfin.

— Je ne pense pas. Mais ils ont tout mis à sac.

— À ton avis, que voulaient-ils ?

— Ma foi, je n'en sais rien.

Le Rétameur intervint.

— En ville, le moulin était connu comme un repaire de brigands et Hadji Moussa comme quelqu'un de très riche. Ils cherchaient sans doute des pièces d'or.

— C'était un nid de brigands, dis-tu ?

— Oui. Hadji était un ancien zeybek. Il avait fait partie de la bande de Tchakirdjali Ahmet Éfè.

— C'est ce que nous avons toujours entendu dire aussi, renchérit Ali. Hadji était un camarade de notre oncle Sullu. Pendant la guerre de Russie, ils avaient combattu ensemble sous les ordres de Gazi Osman Pacha. C'était, paraît-il, quelqu'un d'intrépide. Du genre à faire reculer une armée à lui tout seul, comme on dit...

Le commandant les dévisagea l'un après l'autre.

— C'est vrai, il était très courageux, Dieu lui pardonne ses péchés. On ne sait jamais avec ces gens-là ! Ils vont à la guerre, accomplissent des prouesses innombrables et à leur retour, qu'est-ce qu'on voit ? Ils se font brigands ! À croire que ce ne sont pas les mêmes qui ont risqué leur vie pour leur pays. Savez-vous pourquoi il avait renoncé au brigandage ?

— Lorsque Tchakirdjali Ahmet Éfè devint commandant de gendarmerie<sup>35</sup>, Hadji lui demanda la permission de se retirer, prétendant qu'il se faisait vieux. Par la suite, le fils de Tchakirdjali, Tchakirdji Mehmet Éfè, lui fit dire à plusieurs reprises de venir le rejoindre, mais il refusa, disant chaque fois, « Je me trouve bien comme je suis. Je ne pourrais plus me réhabituer au maquis. J'ai fait mon temps. C'est votre tour. Les portes de mon moulin vous sont ouvertes, mais moi, je suis trop vieux pour le brigandage. Mes jambes ont perdu leur agilité, et mes yeux ne sont plus aussi perçants qu'autrefois. Je ne vise plus avec autant d'exactitude... »

Le commandant ordonna aux gendarmes de se rendre au moulin pour y faire un constat, puis s'adressant à Ali, dit tout simplement :

---

<sup>35</sup> Commandant de Gendarmerie : Lorsque le gouvernement turc ne pouvait venir à bout d'un brigand, il le nommait commandant de gendarmerie, le chargeait de maintenir l'ordre dans toute une région. Le brigand renonçait alors au maquis.

— Merci de nous avoir prévenus. Mais si Le Rétameur ne m'avait pas parlé de toi, je t'aurais fait arrêter. Tu serais resté en prison jusqu'à ce que la situation soit éclaircie. Remercie le ciel qu'il m'ait expliqué quel genre d'homme tu étais.

— Le Rétameur me connaît bien, mon commandant. Il sait que je considérais Hadji comme un parent. Le compagnon de l'oncle Sullu était aussi le mien. Il ne me serait jamais venu à l'esprit de lui faire du mal.

Dans la rue, il ne put s'empêcher de faire part de ses impressions au Rétameur.

— Ce qu'ils peuvent être indifférents, ces gendarmes ! T'as vu ? Il n'a pas sourcillé ! Pourtant, avec tout ce que je lui ai raconté...

— Nous sommes blasés, nous, le Boiteux. C'est devenu si fréquent, ce genre d'évènements... Et pas seulement en montagne, si tu savais tout ce qui se passe en ville !

— Tu m'en diras tant ! Ça va si mal ?

— Et comment ! Ça dépasse tout ce qu'on peut imaginer.

— Raconte, agha, je t'en prie. Voilà près d'un an que nous vivons coupés du monde. Nous ne savons rien. Mets-moi au courant.

— Tu connais Hassan Hussein ?

— Lequel ?

— Notre voisin dans les vignes. Le cordonnier...

— Oui, et alors ?

— Eh bien, lui aussi on l'a étranglé dans son lit.

— Dans son lit ? Et personne n'a rien vu ni entendu ?

— Bien sûr que si ! Les voisins se sont levés, mais personne n'a rien osé dire.

— Les citadins sont donc si froussards ? Ne te vexe pas. Je ne trouve rien d'autre à dire.

— Tu as raison, Ali. Entièrement raison. Mais les citadins aussi, tu sais. Il n'y a plus ni lois ni traditions qui tiennent. Au dire des voisins, ce serait le fils de Rachid Hodja, Salih Efendi, qui l'aurait étouffé.

— Pas possible ! Les honnêtes gens font donc des mauvais coups en pleine ville ?

— Ils se gênent, pardi !... C'est peut-être lui aussi qui a tué ton meunier.

— Comment ça s'est passé ?

— Quoi ?

— L'assassinat du cordonnier.

— Ils ont fait une descente chez lui en pleine nuit. Le brave homme dormait à poings fermés dans les bras de sa femme. Les agresseurs pensaient sans doute qu'il avait des sous. Ce qui n'était pas tout à fait faux, d'ailleurs. Il paraît que sa femme portait plusieurs rangées de pièces d'or autour du cou. Ils avaient probablement l'intention de s'en emparer. Ils ont commencé par saisir l'homme à la gorge et l'ont étouffé. La femme s'est réveillée et voyant que ça chauffait, elle a glissé en cachette les pièces d'or dans son chalvar, puis elle a commencé à crier et à supplier Salih Efendi de l'épargner. Elle l'avait reconnu. Ses cris ont réveillé les voisins. Mais Salih Efendi était armé. Personne n'a osé bouger le petit doigt. Que veux-tu ! Chacun tient à sa peau ou plutôt, chacun pense que le serpent qui ne le pique pas, peut vivre des centaines d'années. Lorsque le type a compris qu'elle l'avait reconnu, il l'a étouffé aussi. Le matin, on a retrouvé les deux cadavres.

— Il a réussi à s'emparer des pièces d'or ?

— Non, on les a retrouvées au moment de laver le corps de la femme. Ces pièces qui avaient coûté la vie à deux personnes, ont roulé sur la table en tintant !

— Les salauds...

— Tu l'as dit... Les gens sont devenus impitoyables. Ils tuent pour un oui pour un non. Tout va mal. Et les Grecs ne pourront rien arranger non plus...

— Qu'est-ce que les Grecs ont à voir là-dedans, agha ? Tout à l'heure, quand je suis entré, tu as commencé à me raconter quelque chose, mais je t'ai interrompu pour te parler du meunier. Continue donc...

Ils étaient presque arrivés à l'atelier. « Entendu, mais buvons d'abord un café, » répondit le Rétameur.

Il commanda les cafés en passant.

Il avait beau être de nature gaie, dès qu'il était question des Grecs, il changeait d'expression, son visage s'assombrissait, ses yeux étincelaient et sa tête se redressait d'elle-même. Il s'assit à sa place habituelle. Ali s'accroupit dans un coin.

— Hier, des troupes grecques ont débarqué à Izmir. Et le padicha a publié un communiqué. M'en parle pas, Ali ! C'est à en pleurer ! Si tu savais tout ce que dit notre maître, le propriétaire de tous ces biens ! Il parle d'apitoyer les vainqueurs, on dit que, dorénavant, ce sont eux qui penseront à notre place. Et ce n'est pas tout ! Il nous demande de nous incliner devant cette situation. Mais les Grecs continuent leur marche. Les voilà déjà à Nif et à Ourla et on dit qu'un bateau rempli de soldats attend devant Kouchadassi. Les Roums battent des mains, bien entendu. Lève la tête et regarde de ta place ! La plupart de leurs ateliers sont fermés. Il paraît qu'ils n'ouvriront pas avant d'avoir hissé le drapeau grec. Ils ont formé secrètement des bandes destinées à soutenir l'armée grecque. Et pendant ce temps-là, nous autres, on s'égorge. On court après de l'or. Dès que l'on entend dire que quelqu'un en a, on le retrouve mort le lendemain matin.

— Et si c'était les bandes roumes qui faisaient tous ces coups ?

— Non, les Roums n'y sont pour rien. Ce qu'ils veulent, eux, c'est la terre, le Boiteux. Voilà ce qui les préoccupe, tu comprends ?

— Soit. Mais les habitants d'Izmir n'ont-ils pas protesté quand les Grecs ont débarqué ?

— Si, mais la victoire est aux audacieux. Avant le débarquement, les habitants d'Izmir ont organisé un meeting dans le Cimetière Juif. Un meeting de protestation contre l'annexion d'Izmir à la Grèce. « Nous ne voulons pas des Grecs » ont-ils dit. Tu parles ! Personne ne les a écoutés. Actuellement, ce sont les armes qui décident. Le meeting a pris fin vers le milieu de la nuit et à l'aube, les evzones occupaient Kordonboyou<sup>36</sup>. Les Roums, les juifs et les Arméniens ont lancé des fleurs à l'étranger. Ils ont étendu des tapis sous leurs pieds. Il y avait un air de fête sur tout le quai. Des femmes grecques, à moitié nues, se pendaient au cou des soldats et les embrassaient en plein sur la bouche. Elles les appelaient « les soldats de la libération » et dansaient de joie. Les nôtres se tenaient cois. Un nommé Hassan Tahsin Bey est arrivé ! Un journaliste, paraît-il. Quelqu'un de courageux. Voyant que personne ne levait le petit doigt, il a tiré en plein sur un Grec, disant : « Voilà ce que j'en fais des evzones, moi » On l'a mis en miettes, le pauvre ! Tu vois ce qu'on fait d'un homme qui tire sur un étranger dans son propre pays. Ensuite, les soldats grecs ont encerclé le colonel Suleyman Fethi Bey et lui ont ordonné de crier « Zito Venizelos »<sup>37</sup>. Il a refusé. Comment veux-tu qu'un soldat habitué à crier « vive le padicha » accepte d'acclamer un chef giaour ? Comme il résistait, il lui ont tiré une balle dans la tête et enfoncé leur baïonnette dans le ventre. Après, ils ont descendu le drapeau turc qui flottait sur l'Hôtel de Ville et l'ont remplacé par le leur. Or le communiqué du padicha ne parlait pas de tout cela. Il précisait seulement ceci : « Selon les décisions prises à la Conférence de Paris, les points stratégiques d'Izmir seront occupés par les Puissances Alliées. Le gouvernement a fait tout son possible pour protéger les droits de son État et de son peuple. Celui-ci doit accepter la situation telle qu'elle est, sans protester ni perdre sa dignité ! » Tu te rends compte ! Ils ont débarqué ivres morts sur nos terres, ont massacré la population et tout ça pourquoi ? Parce que les Puissances Alliées en ont décidé

---

<sup>36</sup> Kordonboyou : Avenue d'Izmir longeant la mer.

<sup>37</sup> Zito Venizelos : Signifie en grec : Vive Venizelos.

ainsi... Mais enfin, pour autant que je sache, il faut se battre pour conquérir une terre ! C'est comme cela que nous avons conquis les nôtres pendant dix siècles. Nous devrions les rendre de la même façon, non ? Eh bien, pas du tout ! Les gâchers se sont réunis je ne sais où et ils ont décidé que de là à là, c'était aux Grecs. On aura tout vu... Et ils sont d'une sauvagerie ! Ils tuent n'importe qui. Tu sais ce qu'ils ont fait ? Tu sais ce qu'ils ont fait, dès leur débarquement ?

Le Rétameur avait les yeux voilés de larmes. Sa voix était rauque. Il était sur le point de pleurer. Tout son être se révoltait. Quant à Ali le Boiteux, prostré dans son coin, il écoutait le récit en retenant sa respiration. Il n'aurait jamais imaginé un tel malheur.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait ?

— Excités par les femmes grecques, ils ont envahi les quartiers turcs et ont violé nos femmes et nos filles. Ils sont montés sur celles que nous n'osons même pas regarder et ont assouvi leurs instincts. Celles qui leur résistaient, ils les ont éventrées, agha ! « L'Anatolie est à nous, criaient-ils, nous ne reculerons pas. En avant ! »

— Je croyais qu'ils ne devaient prendre qu'Izmir...

— C'est ce qu'ils disaient. Mais ils s'appuient sur les Anglais, les Français et les Américains, et ils foncent. Ne t'étonne pas de les voir arriver jusqu'ici, car ils considèrent qu'Alachèhir leur appartient. Pourquoi ? Parce que Kourchounlou Han a été construit du temps de leurs ancêtres. De même pour les ruines qui se trouvent en face de la mosquée de Yildirim Bayazid. Tu vois où c'est, n'est-ce pas ? Il ne reste pas grand-chose, mais on peut y voir encore des représentations de Marie. Il paraît que ce sont les ruines d'une église construite par un de leurs prêtres. Un nommé Saint-Jean, je crois bien. Il aurait parcouru toute l'Anatolie, faisant construire sept églises. L'installation des Roums sur nos terres date de la même époque.

— Ça va mal, agha... très mal...

— Ce n'est rien de le dire ! On ne peut rien imaginer de pire... Réfléchis !...

Mais Ali n'arrivait pas à réfléchir. Il était sidéré. D'ailleurs, comment aurait-il pu réfléchir quand les citoyens eux-mêmes n'en étaient plus capables ? Il se contentait de cligner des yeux et de regarder Le Rétameur qui baissait la tête...

Quelque chose bougea devant la porte. Ali regarda sans réaliser ce que c'était. Tout ce qu'il avait vu et entendu depuis la veille lui avait ôté sa faculté de compréhension.

Sâtli Hodja entra dans l'atelier. Les pans de sa robe d'une propreté irréprochable étaient remontés à la taille et sa barbe grisonnante luisait d'un imperceptible éclat.

Il regarda autour de lui et les salua. Ne recevant aucune réponse, il renouvela son salut d'une voix plus forte. Ils sursautèrent. Ali se leva d'un bond et se tint debout, mains jointes sur le ventre. C'est alors seulement qu'il sentit que sa jambe boiteuse était ankylosée. Ne pouvant s'y appuyer, il la laissa aller de côté, comme si elle ne faisait plus partie de son corps. Le Rétameur releva la tête en plissant le front.

— Sois le bienvenu, hodja !

— Quelles sont les nouvelles ?

— Ça va mal, et des deux côtés à la fois. À l'intérieur et à l'extérieur.

— Que veux-tu dire ?

— Ali le Boiteux vient de nous avertir que l'on a retrouvé le meunier Hadji Moussa, la tête broyée.

— Il est mort ?

Ali ne peut s'empêcher d'intervenir. Le hodja n'avait pas l'air de se rendre compte de ce qu'il disait ! Comme si quelqu'un à qui on avait broyé la tête pouvait être encore vivant !

— Oui, hodja. Il est mort.

— Dieu lui pardonne ses fautes. C'était un homme très bon...

Ali ne s'offusquait plus. Après tout ce qu'on lui avait raconté, il n'en voulait plus aux citoyens d'accueillir la mort avec autant de désinvolture. Mais puisqu'ils se plaignaient tant,

n'allaient-ils pas se décider à faire quelque chose, à agir ? « Ils sont perdus. Tous perdus, se dit-il intérieurement. S'ils en sont à égorger leur voisin dès qu'ils apprennent qu'il a de l'or, il n'y a plus rien à tirer d'eux. »

Après un profond silence, le Rétameur raconta tout ce qu'il avait appris au hodja. « Cela, je le sais déjà, répondit ce dernier. Il n'y a rien de nouveau ? »

Ali n'avait qu'une idée, courir avertir ses villageois et leur recommander de ne pas bouger. Ni les routes, ni la plaine n'étaient sûres. Si les Grecs avaient pris Izmir et Nif en un jour, ils n'allaient pas tarder à arriver dans le coin. Ils seraient peut-être même déjà là le lendemain et ses villageois risquaient de perdre leur honneur. Il fallait empêcher cela à tout prix. Ses villageois pouvaient à la rigueur se passer de manger, mais ils ne pouvaient pas vivre sans honneur.

Le gendarme revint. Le commandant voulait se rendre au moulin avec Ali. Comme c'était lui qui avait découvert le corps, il devait raconter encore une fois ce qu'il avait vu. Le constat serait dressé en conséquence.

Ali se leva et les guida jusqu'au moulin.

## Erol Toy

### Lorsque la terre a soif – TOME 1

*Lorsque la terre a soif*, paru en 1968 en Turquie, est le premier roman de l'écrivain turc Erol Toy. Il s'agit d'un roman historique en deux tomes. Ce premier tome, commence au début de la première guerre mondiale en 1914 et se termine environ 6 ans après. Il a été traduit en français par son épouse Geneviève Toy.

Dans un style lyrique, l'auteur nous décrit un univers attachant, authentique et poétique à la fois. Il nous fait vivre cette époque tout d'abord dans un village où l'agha (le seigneur local) règne en maître, puis nous entraîne vers la ville où l'occupation de la région d'Izmir par les forces grecques va entraîner un mouvement de résistance. Ce roman permettra au lecteur français de mieux comprendre l'histoire de la Turquie actuelle. Il aborde aussi les questions plus universelles que sont les raisons de la résistance à l'occupant et la collaboration avec celui-ci. Avec ce roman, le lecteur découvrira un auteur très prolifique (plus de 40 œuvres à son actif), à ce jour non publié à l'étranger.



**Erol Toy**, est un écrivain né en 1936 à Manisa, en Turquie. Diplômé du collège, il a commencé sa vie en exerçant divers métiers. Il a publié sa première histoire en 1952 dans la revue *Çınar*. Il traite dans ses romans des problèmes sociaux, économiques, et politiques de la Turquie et s'est fait connaître auprès du grand public par la publication en 1974 de son roman *İmparator* (l'empereur), vendu à 1,5 millions d'exemplaires. Ce roman raconte la vie du milliardaire turc Vehbi Koç, fondateur du groupe du même nom.